

Au carrefour des cultures

L'épître aux Philippiens

Paul, juif pharisien d'origine, annonce l'évangile de Jésus dans une colonie romaine peuplée de Grecs et de Thraces.

Sur le fond des mythes et des cultes d'Isis, du chevalier Thrace, de Diane et de Dionisos, se détache l'épure d'un Christ puissant dans son abaissement, vivifiant dans sa mort.

Entre cette culture qui intègre la souffrance et la nôtre qui repousse dans les marges tout ce qui est dégradation et faiblesse y a-t-il croisements possibles et féconds ?

La richesse de ce texte au carrefour des cultures invite à une diversité d'approches :

- rhétorique
- art épistolaire
- féministe
- biographique
- historico-culturelle.

Destinataires	Formateurs et formatrices en animation bibliques; responsables de groupes bibliques
Organisation	Animation biblique œcuménique romande
Intervenant(e)s	Francine Dubuis, Marcel Durrer, André Herren, Petra von Gemünden (Université de Genève)
Dates	1998 Le Louverain

Table des matières

La rhétorique ancienne (R. Barthes)	12
Chronologie paulinienne.....	19
Philippiens : une lettre délibérative.....	20
Philippiens : une lettre délibérative recommandant l'unité de l'Eglise au nom de l'évangile	21
Les étapes de l'analyse rhétorique (G. A. Kennedy).....	25
Structure de l'épître aux Philippiens.....	26
Proposition de plan	27
Epître aux Philippiens : notes.....	30
Analyse rhétorique du corps de la lettre aux Philippiens.....	37
Philippiens : l'art épistolaire et la rhétorique ancienne.....	40
Philippiens : une lettre hellénistique ?.....	41
Hymne aux Philippiens 1,27-2,18.....	43
Paul : un autre regard.....	45

Paul et l'art épistolaire¹

1. Ecrire une lettre dans l'Antiquité

Ecrire une lettre veut dire prendre la plume, en roseau (calamus; les plumes en métal date du 3-4ème siècles de notre ère; les plumes d'oiseau, « penna », du 6ème), avec du Papyrus et de l'encre composée de suie et de l'eau de gomme. Paul composait ses lettres, seul ou avec d'autres, mais il ne les écrivait pas lui-même. Il fait recours au service d'un secrétaire (cf. Rm 16,22; 2 Th 3,17; Ga 6,11; 1 Co 16,21; Phm 19; Col 4,18). Certains connaissaient la sténographie. Ils écrivaient pour ce faire avec un stylet sur des tablettes de bois couvertes de cire. Ils copiaient ensuite sur papyrus avec roseau et encre. Il était d'usage de garder une copie des lettres expédiées, l'acheminement des lettres n'était pas garanti. Les secrétaires étaient aussi réviseurs, voire auteur-délégués. Dans l'adresse de certaines lettres, Paul nomme un ou plusieurs associés : 1 - 2Th Sylvain et Timothée, 1Co le frère Sosthène, 2Co le frère Timothée, Ph Timothée, Phm le frère Timothée, Ga tous les frères, Col le frère Timothée. Pour les Pères de l'Eglise, il s'agissait d'une marque de courtoisie ou de modestie de la part de Paul. Cependant, les habitudes épistolaires de l'Antiquité montrent qu'il n'est pas courant de nommer d'autres personnes dans l'adresse (15 lettres sur papyrus portent les noms de plusieurs expéditeurs; 6 sur 645 à Oxyrhynque). Paul associe dans ses lettres les noms de ceux qu'il a choisis pour qu'ils jouent dans l'épître un rôle de coauteur. Les destinataires voyaient dans le « nous » une référence aux expéditeurs (1 et 2 Th Sylvain et Timothée; Sosthène en 1 Co 1,18-31 et 2,6-16 cf. kagô 2,1 et 3,1; Timothée 2Co; Col est une lettre en « nous » dans laquelle Paul a introduit ses réflexions personnelles 1,23b-2,5 Timothée a dû y prendre part). L'emploi du « nous » et « je » doit être précisé car le « nous » n'a pas un sens univoque. Inclut-il les coauteurs ou non ? Paul peut l'employer pour indiquer soit qu'il n'est pas le seul à prêcher de la sorte, soit pour évoquer l'ensemble des croyants, soit un groupe de chrétiens, voire un « nous » rédactionnel qui équivaut à un « je ». Parfois, le « je » de Paul intervient dans des sections en « nous », il montre ainsi son tempérament, mais cela n'infirmes pas l'hypothèse d'un coauteur.

Le postulat selon lequel coexpéditeur implique coauteur, ne se vérifie pas pour Ga, ni pour Ph et Phm. Pour Ga, les frères sont mentionnés pour souligner la solidarité de l'Eglise paulinienne face aux judaïsants. Il y a un parallèle dans la lettre de Polycarpe aux Philippiens « Polycarpe et les presbytres qui sont avec lui à l'Eglise de Dieu qui séjourne à Philippes. » Polycarpe, seul auteur, mentionne qu'il n'écrit pas seulement comme personne privée. Pour Ph, le « nous » employé surtout en 3,2-4,1 (sauf 4,20 « notre Dieu ») a le sens « nous les croyants » 3,3.15.16.20.21. En 3,17 le « nous » est épistolaire. Phm est une lettre personnelle cf. v.21; la mention de l'Eglise et les pluriels viseraient à la rendre public et ainsi faire pression sur Philémon.

Paul a dû avoir à disposition une aide sténographique dans les grandes villes pour l'aider à mettre par écrit. La lettre aux Romains est celle qui contient le plus de traits de rhétorique orale. Elle a dû être mise par écrit au rythme de la parole. Les coauteurs ont pu influencer dans d'autres épîtres (1 et 2 Th, 1 Co, 2 Co 1-9) en imposant un vocabulaire et des expressions différentes. Malgré ce que Paul prétend en Ga 1,12, les lettres de Paul trahissent une dépendance par rapport à la tradition liturgique et dogmatique de l'Eglise primitive (cf. 1Co 11,23; 15,3-5) : confession de foi (1 Co 15,3-5; Rm 1,3-4; 4,25; 8,34; 10,8-9; 1Th 1,10; Ga 1,3-4), hymnes liturgiques (Ph 2,6-11; Col 1,15-20; 1 Tm 3,16; Ep 5,14), institution de l'eucharistie (1Co 11,23-25), catéchèse (1Th 4,1-12; Ga 5,19-21). Ces éléments utiles pour son enseignement oral ou écrit, ont dû être notés par lui-même ou par un secrétaire (cf. 2 Tm 4,13 mentionne livres et parchemins, « membranas » c'est-à-dire des carnets, paquets de feuilles de parchemins reliées portant des éléments de la tradition, de réponses, etc.). Il s'agissait sans doute aussi d'éléments d'archives, à savoir la copie des lettres envoyées aux Eglises dont il avait la responsabilité. Une pratique normale qui aurait pu donner naissance au premier corpus paulinien. Les lettres perdues pourraient être des lettres qui n'avaient pas été recopiées avant d'être expédiées. (cf. 2 Tm 4,11).

L'empereur Auguste (27 av. - 14 ap. J.C.) est le premier à avoir institué en Occident un service postal. Un système de relais qui permet au porteur d'abord de passer le courrier de main en main,

¹ L'art épistolaire J. Murphy O'Connor, Paul et l'art épistolaire. Contexte et structures littéraires, Cerf, Paris 1994

puis par la suite un système par voiture avec échange de chevaux pour permettre aux messagers de faire tout le parcours, ce qui permettait de l'interroger au besoin. Le mot « poste » vient de « positus » qui désigne ses stations fixes permettant de faire 75-80 km par jour. Mais la poste impériale ne transportait que la correspondance officielle. Les privés devaient s'arranger par eux-mêmes. Les riches pouvaient disposer d'esclaves ou d'affranchis. Pour les longues distances, on pouvait s'associer. Le plus souvent on demandait à un voyageur. Les lettres pouvaient se perdre. Si Cicéron se plaint des difficultés d'acheminement, qu'en est-il des gens de moindre condition. Le porteur pouvait compléter le contenu de la lettre. Avoir une occasion à travers un voyageur, pouvait être la raison d'écrire. Paul a dû bénéficier, au fur et à mesure de la croissance des communautés chrétiennes, de chrétiens pour porter ses lettres. La lettre précédente à celle aux Corinthiens, par les gens de Chloé (1Co 5,9; 1,11), la délégation (1Co 16,17; 7,1) a dû rapporter la réponse (1Co); Tite, la lettre sévère 2 Co 2,4 (cf. 2 Co 7,6-13) et 2 Co 1-9; Phoebé Rm (cf. Rm 16,1-2); Epaphras, Tychique, Onésime, Col; Ga et 2 Co 10-13 par les gens venus rapporter la situation difficile des communautés; Ep a dû connaître plusieurs porteurs, ceux de 1 et 2Tm et Tt sont inconnus.

2. L'ordonnement d'une lettre

Bien que le contenu des lettres dépendent des questions et circonstances, le schéma des lettres est toujours le même. Le premier point est de savoir si Paul écrit des lettres (« une moitié de conversation privée », quelque chose d'individuel de personnel) ou bien des épîtres (une oeuvre littéraire délibérée, destinée à intéresser un large public). Pour Paul, il écrit à des gens donnés dans un but déterminé, en ce sens il écrit des lettres, néanmoins, elles étaient destinées à un usage public (Col 4,16), en ce sens elles sont des épîtres. Elles ont une place intermédiaire entre les papyrus aux messages banals et les épîtres de Sénèque, comme le faisait Epicure (341-270 av. J.-C.) : « il exhortait, encourageait, conseillait, réglait des conflits, enseignait des doctrines, entretenait par ses lettres la communion » (Stowers, 1986, p. 40), à la différence que Paul ne porte pas son intérêt sur le développement du caractère individuel, mais sur l'édification de communautés dans lesquelles la grâce divine se fait active. Une vraie lettre, selon Sénèque, est essentiellement le substitut d'une rencontre personnelle : une salutation et une prise de congé encadrent un échange d'information (adresse, corps, l'adieu).

2.1 L'adresse

En général courte chez les contemporains de Paul, ce dernier garde toujours l'adresse tripartite :

L'expéditeur

Paul en général souligne le caractère divin de sa mission (il a reçu sa mission directement de Dieu et du Christ 1 Th 2,7), soit que sa légitimité, son autorité est mise en cause (Co, Ga, Col), soit qu'il doit se présenter à une communauté inconnue (Rm), sauf en Ph. En Ph, l'inclusion de Timothée dans le titre « serviteur de Dieu » est un cas unique. Tous les deux recevaient de Philippes une aide financière (Ph 4,18; 2 Co 11,9), il convenait de souligner la dignité intrinsèque de leur mission. Si Paul ne parle pas de son apostolicité, c'est que son autorité n'est pas menacée (cf. également Phm où Paul se présente comme « prisonnier », cherche à éviter le soupçon d'autoritarisme). Si 1 Tm et Tt ne sont pas authentiques, 2 Tm serait la seule lettre personnelle adressée à un particulier par Paul (elle aurait permis d'introduire 1 Tm et Tt dans le corpus paulinien).

Le destinataire

On peut distinguer trois types de formulation.

a) A une Eglise : 1 et 2 Th, 1 et 2 Co et Ga. Le mot ekklesia « assemblée » reçoit un sens théologique par l'adjonction « qui a pris naissance par Dieu le/notre Père et le Seigneur Jésus Christ » ou « de Dieu qui est à... ». Son origine dans la grâce fait de cette assemblée une « Eglise ». Corinthe, par exemple, n'est que la manifestation de l'unique Eglise de Dieu, une portion d'Eglise. Ils ne sont ni l'unique Eglise, ni toute l'Eglise. Pour les Galates, Paul parle d'assemblées au pluriel et évite le terme « saints » pour désigner les croyants.

b) Aux membres d'une Eglise qualifiés de « saints ». C'est le cas pour Ph, Rm, Col et Ep. Col et Rm n'étant pas fondées par Paul, il s'adresse à leurs membres comme à des compagnons dans la

foi plutôt qu'à l'institution proprement dite. Ph est bien fondée par Paul. Paul s'adresse aux saints en ajoutant « avec les superviseurs (épiskopos) et les ministres (diakonos) ». Episkopos désignent, non pas une hiérarchie, mais ceux qui ont des responsabilités fiscales. Il est probable que les deux termes se réfèrent à ceux qui supervisaient la collecte d'une aide financière destinée à Paul et qui s'occupaient à la lui faire parvenir (Ph 4,14-20; cf. 2 Co 11,9). Dans cette perspective, il est naturel que Paul ait pensé non à la communauté prise en bloc, mais aux particuliers qui avaient fait des sacrifices pour lui venir en aide.

c) A des particuliers : 2 Tm 1 Tm et Tt, Phm. La question qui se pose, est celle de la pluralité des destinataires en Phm, cela peut s'expliquer par une manière subtile de faire pression sur Philémon. Ce dernier ne peut garder cachée la lettre comme si elle était privée.

La salutation inaugurale

Les salutations présentent une grande uniformité, avec quelques variantes. Ph « A vous grâce et paix de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus Christ ». Paul n'utilise jamais la salutation séculière « charein » ou « salus ». Pour Paul la source ultime de la grâce est toujours Dieu.

2.2 L'action de grâce

Une caractéristique des lettres pauliniennes est la présence d'un paragraphe d'action de grâce à la suite de l'adresse et en introduction du corps de la lettre. 1 et 2 Th, 1 Co, Ph, Rm et Co ont « eucharistô/omen tô thêlo mou/patri » « je/nous rends/rendons grâce à (mon) Dieu »; 2 Tm a une formule voisine ; Ga, 2 Co, 1 Tm et Tt n'ont pas d'action de grâce, ce qui est un choix délibéré de Paul pour Ga et 2 Co; 1 Tm et Tt ne sont sans doute pas de Paul. Des papyrus du 2ème av. J.-C. et 2ème ap. J.-C. ont « je rends grâce aux dieux », ce qui n'est pas une convention banale. Elle est employée lorsque les personnes concernées étaient religieuses et que le sujet de la lettre était de nature à susciter une forte émotion. Les principales préoccupations de l'auteur se laissent entrevoir dans la clause d'action de grâce. Il faut être très attentif à ce passage dans les lettres pauliniennes. Elles fournissent un indice important sur l'état d'esprit de Paul et sur le(s) thème(s) majeur(s) d'une lettre. Paul a subi l'influence des conventions épistolaires de son temps, mais si la forme est hellénistique, le contenu trahit souvent l'influence de formules « eucharistiques » juives (cf. Ph 3,5).

La forme de l'action de grâce est de deux types, l'un simple et l'autre complexe. Le type simple apparaît dans 2 Th 1,3-4 et 1 Co 1,4-9 : 1. Je/vous rends/rendons grâce; 2. à Dieu; 3. toujours; 4. pour vous; 5. parce que; 6. en sorte que.

Le type complexe se trouve en 1 Th 1,2-5; Phm 4-6; Ph 1,3-11; Rm 1,8-15; Col 1,3-12 et Ep 1,15-19 : 1. Je/vous rends/rendons grâce; 2. à Dieu; 3. toujours; 4. pour vous; 5. une construction participiale exprimant une prière d'intercession, par ex. « faisant mention de vous dans la prière »; 6. une construction causale utilisant un verbe de connaissance indiquant les raisons de la gratitude de Paul, par ex. « en entendant parler de votre foi »; 7. une clause qui échappe à toute généralisation sinon qu'elle conclut l'action de grâce. Cependant pour Paul, le cadre importe moins que le contenu : la gratitude et sa justification. Deux actions de grâce se trouvent dans le corps de la lettre 1 Th 2,13 et 2 Th 2,13.

Chacune des sept actions de grâce est une captatio benevolentiae, mais elles ne renferment pas de fausses flatteries. Elles jouent un rôle introductif en évoquant les thèmes essentiels de la lettre: en 1 Th la foi, l'espérance et la charité; 2 Th l'accroissement de la foi et de l'amour; en 1Co 1,4-9 ce qui n'est pas dit l'amour, la communion, alors qu'il rend grâce pour les dons spirituels de parole et de connaissance; en Phm, la foi de Philémon; en Ph 1,3-11, la communion (koinônia), la joie, l'amour, la connaissance, la souffrance comme témoin; en Rm, le fait qu'il y ait des chrétiens (qu'il ne connaît pas), la filiation du Christ, se rendre à Rome; en Col, la foi, l'espérance et la charité; en 2Tm 1,3-5 l'amitié qui le lie à Timothée et sa foi.

2.3 Le corps de la lettre

Certains se sont attachés à déterminer des formules littéraires : introductives, divulgation, requête, confiance, bénédictions, questions rhétoriques, techniques de transition, énoncés autobiographiques, plans de voyage, comparaison, autoglorification, ironie, etc. Il faut se rappeler que les lettres

de Paul - même s'il ne s'agit pas de discours - étaient destinées à être lues à haute voix (1Th 5,27; Col 4,16), d'où l'importance des études rhétoriques (G. A. Kennedy).

L'éloquence est l'art de la persuasion. Dans les sociétés démocratiques de la Grèce et de Rome, le succès dans la vie publique dépendait de la séduction de l'éloquence. L'art d'en appeler au public était le cachet de la civilisation et la caractéristique de la personne de bonne éducation, même si les dictateurs régnaient.

Selon Aristote, trois genres sont définis en fonction de celui qui parle, du sujet dont on parle et la personne à qui l'on parle (Aristote, L'art rhétorique, I,3 1358b).

Eloquence délibérative

L'objectif : obtenir l'adoption ou l'abandon d'une action (utile/nuisible)

La méthode : la persuasion ou la dissuasion (conseiller/déconseiller)

L'auditoire : doit prendre une décision (intérêt)

Le temps : l'avenir

Eloquence judiciaire

L'objectif : obtenir que justice soit faite (juste/injuste)

La méthode : accusation ou défense

L'auditoire : doit prendre une décision

Le temps : le passé

Eloquence démonstrative (épidictique)

L'objectif : célébrer les valeurs communes en montrant que quelqu'un est ou non digne d'honneurs (beau/laid)

La méthode : l'éloge ou le blâme

L'auditoire : simple spectateur de l'art de l'orateur

Le temps : le présent

Cependant la réalité des discours n'est jamais aussi simple. Où classer un cours ou des paroles consolatrices ? Quintilien (Institution oratoire III,4,3) en convenait « dans quel genre estimera-t-on que nous devons nous placer lorsque nous nous plaignons, que nous consolons, apaisons, excitions, intimidons, encourageons, conseillons, interprétons des énoncés obscurs, racontons, conjurons, remercions, félicitons, reprenons, invectivons, décrions, recommandons, faisons des rétractations, des vœux, des conjectures et bien d'autres choses ? ». Les types peuvent être mêlés. Les lettres de Paul sont écrites dans un but précis et non pour le plaisir comme Cicéron. Faute de moyen pour imposer sa volonté, il ne pouvait contraindre, il lui fallait persuader. Mais à quel genre ses lettres appartiennent-elles ? H. D. Betz pense que Ga recourt aux conventions de l'éloquence judiciaire. Kennedy pense que Ga 3-6 le ton est délibératif (il y a une grande exhortation de 5,1 à 6,10, cela ne fait pas partie du genre délibératif, mais la narratio de Ga 1,12-2,14 n'est pas normale dans le genre délibératif), car le propos de la lettre est de persuader et de corriger. Il en est de même de Col destinée à réformer des communautés aux prises avec de fausses doctrines (idem pour 1Co et 2 Co 1-9; 2Co 10-13 est judiciaire). 1 et 2 Th sont délibératives. Rm est démonstrative, Paul a une thèse à prouver (Rm 1,16-17), elle est tournée vers l'avenir. Ph est dans une large mesure démonstrative (1,3-3,1; 4,2-9), mais le souci de l'avenir est le trait majeur de 3,2-4,1 qu'il faut donc tenir pour délibératifs, de même Phm. Ep est d'abord démonstrative, les trois derniers chapitres sont délibératifs. Les pastorales, lettres adressées à des individus, échappent à une classification rhétorique. L'impression générale ne suffit pas. Il faut entrer dans l'analyse détaillée de l'ensemble de l'exposé (Aletti).

2.3.1 Les parties du discours délibératif

L'exorde : saisir l'attention de l'auditoire, s'assurer de sa bienveillance par la retenue de l'orateur, en critiquant les adversaires, en faisant l'éloge de l'auditoire sans flatterie, en esquissant la question de fond de façon attirante.

La narratio : expose les faits qui constituent le fond de la question. Elle doit être brève, claire et vraisemblable, sans rien omettre d'essentiel, en glissant sur ce qui serait au détriment de l'orateur et en exprimant avec force ce qui est en sa faveur.

Le développement de ces deux parties dépend de la relation entre l'orateur et l'auditeur (on ne gagnera pas l'auditoire s'il a confiance en l'orateur; on ne rapportera pas les faits s'il est d'accord avec lui sur ces mêmes faits). Inutile de perdre du temps avec ce qui est évident. Dans les discours politiques, il y a peu de place pour la narratio, attendu qu'on ne raconte jamais l'avenir, mais si on rapporte des faits passés, c'est pour mettre les auditeurs en état de mieux délibérer sur l'avenir.

La digression : n'est pas une partie intégrante du discours, elle sert à gagner la faveur de l'auditoire en lui permettant de se relâcher de la concentration requise pour suivre la narration et pour la suite. L'orateur grâce à son talent peut amuser son auditoire, mais il doit s'agir de quelque chose qui ne soit pas sans rapport avec le thème du discours.

La propositio : consiste pour l'orateur à définir exactement la thèse qu'il se dispose à défendre. Si elle est complexe, l'orateur doit en définir les composantes dans la partitio, la diviser en des rubriques distinctes.

La confirmatio - souvent appelée la preuve (probatio) ou l'argumentatio - au cours de laquelle la propositio se trouve établie. Dans le mode délibératif, il n'est pas question de prouver la vérité, comme dans le mode judiciaire. La valeur d'une décision ne se fera jour qu'au moment où on aura mené l'action à son terme. L'orateur ne s'intéresse qu'au meilleur dans l'ici et maintenant. Comment s'y prendre ? En fournissant des preuves par le discours, résidant dans le caractère moral de l'orateur - orateur digne de confiance, honnête (êthos); les dispositions où on a mis l'auditeur (pathos; faire ressentir une passion qui fait varier le jugement) par l'exhortation que l'on peut insérer à l'endroit le plus approprié; dans le discours (logos) même par ce qu'il démontre ou paraît démontrer. Le discours délibératif est essentiellement comparatif. Il s'agit de montrer que la proposition s'appuie sur l'honneur et l'intérêt (prudence, justice, force et tempérance). La difficulté réside, pour la confirmatio, dans une éventuelle tension entre l'utile et l'honorable. Ce qu'il convient de faire peut ne pas être honorable, et ce qui est honorable, peut n'offrir aucun avantage.

L'antithèse de la confirmatio est la refutatio. L'autre ligne de conduite est montrée comme indigne, inutile, mais aussi dangereuse, déplaisante et sans profit. Confirmatio et refutatio qui devraient se suivre sont souvent entrelacées.

Les orateurs font admettre les preuves par des exemples et des enthymèmes. La preuve est inductive ou déductive, et comme on est ici en matière contingente, le cadre est celui de la probabilité. Il n'y a pas à chercher de certitudes. Dans la rhétorique, il est préférable de faire fond sur un terrain d'entente inexprimé entre l'orateur et les auditeurs. Présumer que quelque chose est « dans l'esprit » (enthyméma) de son auditoire est un compliment doué d'une force propre de persuasion.

La peroratio : récapitule les arguments (enumeratio), incite son auditoire à la détestation de la solution écartée (indignatio) et s'efforce d'émouvoir sa pitié (conquestio).

La réalité des discours ne reflète pas toujours les traits du parfait modèle. De plus, Paul écrivait des lettres et non des discours. Pour D.F. Watson : Ph exorde 1,3-26; narratio : 1,27-30; confirmatio 2,1-3,21; peroratio 4,1-20.

Les schémas rhétoriques ne peuvent être utilisés pour déterminer la clôture d'une unité littéraire ou montrer qu'elle était primitivement indépendante. Par ex. considérer 2Co 6,14-7,1 comme une interpolation parce que la lettre serait rhétoriquement complète sans ce passage. Paul devait partager la « sage souplesse » d'un Quintilien et négliger les conventions rhétoriques quand cela lui convenait. Ce qui compte pour lui, ce sont les questions traitées, non les apparences. 1Co se compose d'unités distinctes de contenu, mais la variété des sujets ne signifie pas nécessairement une multiplicité de lettres, comme une lettre de Cicéron à son frère Quintus qui répond à cinq lettres de son frère (Ad Quintum fratrem III).

La rhétorique à Hérennius précise bien que, pour l'arrangement (dispositio) de l'argumentation, il y a deux sortes de plans : l'un tiré des règles de l'art, l'autre adapté aux circonstances, l'occasion, la nécessité. On peut faire des permutations dans l'ordre des parties si la cause l'exige. On ne peut donc jamais postuler quel sera le prochain élément rhétorique. Le seul moyen d'échapper à la schématisation est de se centrer sur la ou les propositio, c'est-à-dire sur ce que dit l'auteur de ce qu'il veut faire passer. La ou les thèses que la confirmatio qui suit a à charge de prouver. Ce sont elles qui permettent de délimiter les matériaux contenus sous le schéma rhétorique. Un discours ou une lettre atteint son objectif en accumulant un certain nombre de développements : les propositions peuvent être simples, doubles ou multiples; elles peuvent être énoncées une à une après chaque

preuve, ou bien réunies entrant ainsi dans le cadre de la division (Socrate corrompt la jeunesse et introduit de nouvelles croyances). Par ex. en Rm, la proposition principale est 1,16-17 (exorde 1,1-15; narratio 1,18-32; confirmatio 2,1-15,13), mais dans la confirmatio, il y a des sous-propositions par ex. 5,1-8,39 (exorde 5,1-11; narratio 5,12-19; propositio 5,20-21; confirmatio 6,1-8,30; peroratio 8,31-39). Les ensembles de matériau réagissent dynamiquement les uns sur les autres pour constituer le mouvement d'ensemble de la lettre. Ainsi, centrée sur les propositions, la critique rhétorique a pour mérite de susciter un nouvel examen du détail de l'articulation de la pensée de Paul. La principale qualité d'un orateur est la réflexion qui lui permet de se retourner selon les exigences de la conjoncture, même si les règles sont utiles (Quintilien).

2.3.2 Le chiasme et la composition concentrique

Ce phénomène peut se trouver au niveau d'une lettre entière ou celui de portions de lettres. Platon dit : « Tout discours doit être constitué à la façon d'un être animé : avoir un corps qui soit le sien, de façon à n'être ni sans tête ni sans pieds, mais à avoir un milieu en même temps que deux bouts, qui aient été écrits de façon à convenir entre eux et au tout » (Phèdre, 264 C). La rhétorique à Hérennius indique plus pratiquement : « Dans la confirmation et la réfutation, il convient de respecter pour l'argumentation le plan suivant : on mettra les arguments les plus forts au début et à la fin de la cause; on doit placer au milieu les arguments de force moyenne ». Comme à la bataille de Troie, les pleutres sont placés au centre de l'armée, ce qui fait qualifier cet arrangement d'homérique par Quintilien. Certains pensent que la disposition concentrique a pour fonction de créer une charpente textuelle conduisant à chacune des affirmations centrales ou s'en éloignant (Welch), à faire ressortir ce que l'auteur veut mettre en valeur. Mais dans la rhétorique classique, c'est toujours ce qu'il y a de plus faible qui est au centre.

Pour ce qui est des lettres entières, un certain degré de généralisation est nécessaire, ce qui met en cause le processus. Il en va tout autrement en ce qui concerne les portions de lettres. Le chiasme est une disposition en diagonale, particulièrement des membres d'une période, de telle sorte que le premier corresponde au quatrième et de deuxième au troisième. C'est une structure commune à toutes les civilisations de l'écriture : bâtir comme un seigneur, vivre comme un esclave, bâtir comme un esclave, vivre comme un seigneur (cf. Mc 2,27; 1Co 14,22; Rm 9,6-29). 1Co 7,21.22-23.24 est un exemple probant par le nombre limité des termes qui se correspondent et par la définition sans équivoque qui en marque la clôture. La répétition des mêmes mots ou de synonymes très proches paraît être une garantie. Pour les cas plus complexes, fruit d'une longue analyse, le risque est que l'exégète perde son sens critique et soit ébloui par le principe : « une chose belle est une joie éternelle » (John Keats). Quelle est la signification du chiasme et pourquoi son emploi ici et pas ailleurs ? Il sert d'abord à éviter la monotonie. Si on emploie les mêmes mots, au moins l'ordre doit-il en être varié (il faut manger pour vivre et non vivre pour manger). L'énoncé central est-il en fait l'énoncé clé dans l'unité littéraire délimitée par la structure concentrique ? L'arrangement concentrique ne révèle ni ce dont il est question, ni la réponse de l'Apôtre. Cependant, ces structures sont souvent dues à des principes rhétoriques connus, d'après lesquels un problème concret est d'abord présenté et discuté (A), puis développé par une comparaison avec d'autres (B), avant et dans le but de parvenir à une solution définitive (A'). Paul ne se soucie guère de varier la terminologie, aboutit à l'occasion à un enchaînement de mots identiques au début et à la fin du développement. La structure symétrique ne correspond pas à un objectif conscient, mais est simplement un sous-produit de son schéma de pensée. Cela explique le fait qu'elle apparaisse sporadiquement et apparemment arbitraire. On observe le passage d'un sujet à un autre puis le retour au sujet primitif. Paul est-il un rédacteur inepte, distrait, ou plutôt que la digression est pour lui essentielle pour ce qu'il essaie de faire passer (1Co A 5,1-13 fornication B 6,1-11 procès A' 6,12-20 fornication; A 8,1-13 idolâtres B 9,1-10,12 usage de la liberté A 10,14-11,1 idolâtres; A 11,17-22 eucharistie à Corinthe B 11,23-26 institution A' 11,27-34 eucharistie à Corinthe; A 12 dons de l'Esprit B 13 amour A' dons de l'Esprit).

2.3.4 La classification épistolaire des lettres

Deux manuels sur l'art épistolaire sont connus le Pseudo-Démétrius et le Pseudo-Libanius. Le premier reconnaît 21 « types » de lettres, le second 41 « style ». Ces manuels définissent d'abord la sorte de lettre, puis elle est illustrée par un spécimen. Ce n'est pas une lettre entière mais une indication suggestive de la manière de communiquer par écrit l'humeur appropriée. Ils répondent à la question comment dois-je m'y prendre et non à la question qu'est-ce que je dois dire et dans quel ordre ? Le Pseudo-Démétrius donne la liste suivante : amicale, de recommandation, de blâme, de reproche, de consolation, sévère, d'admonestation, de menace, vitupérative, de louange, de

conseil, de supplication, inquisitrice, de réponse, allégorique, d'explication, accusatrice, apologétique, de congratulations, ironique, de remerciement. Cette liste n'est pas exhaustive, ni les catégories exclusives. Le Pseudo-Libanius en a le double et sa dernière catégorie est mixte. Rm : mixte, essentiellement protreptique (exhortation à changer de vie), mais de recommandation dans la conclusion. 1Co mixte, parénétique (l'avis et le conseil à persévérer dans un certain type de vie) et de conseil. 2Co mixte, d'exhortation, de conseil, de blâme, de menace, d'accusation. Ga : mixte, d'exhortation et de conseil. Ph : mixte, parénétique, de recommandation, de remerciement. 1Th : parénétique. 2 Th : d'admonition. Phm : de supplication ou de recommandation. 2Tm : parénétique. Mais aucune catégorie unique se saurait rendre justice à la complexité d'une épître paulinienne. On ne peut donc classer des lettres entières dans un type, mais cela peut être utile pour classer les parties différentes d'une lettre en vue de les comparer.

2.4 La conclusion

Le mot clé d'une lettre grecque ordinaire est « errôso » pour un destinataire unique, « errôsthe » s'ils sont plusieurs. Impératif du verbe « rônnyμι » qui veut dire « renforcer, rendre fort » : sois renforcé (en latin vale/valete) (cf. Ac 15,29 et 23,30 dans certains mss). On y associe souvent un souhait pour la santé du destinataire et la demande qu'il en salue d'autres, des salutations de ceux qui se trouvent près de l'expéditeur, la date. Malgré des différences de style et de longueur, la conclusion des lettres de Paul suit le schéma suivant : remarques exhortatoires, souhait de paix, salutations, salutations avec un baiser, action de grâce-bénédictio.

Le souhait de Paix (Rm 15,33; 2Co 13,11; Ga 6,16; Ep 6,23; Ph « Ce que vous avez appris, reçu, entendu de moi, observé en moi, tout cela, mettez-le en pratique. Et le Dieu de la paix sera avec vous. » 4,9; 1Th 5,23; 2Th 3,16). La grâce et la paix de la salutation initiales sont ici séparés. Il ne se trouve pas dans 1Co (un oubli ?) ni dans Phm et les pastorales (lettres à des particuliers).

Les salutations sont habituelles dans les lettres de Paul avec le verbe « aspazomai » « saluer ». La grande variété des relations de Paul se reflète dans la variété des formulations (Rm 16,3-16.21-24; 1Co 16,19-20; 2 Co 13,13; Ph « Saluez chacun des saints en Jésus Christ. Les frères qui sont avec moi vous saluent. Tous les saints vous saluent, surtout ceux de la maison de César. » 4,21b-22; Col 4,10-15; 1Th 5,26; 2Tm 4,19-21; Tt 3,15; Phm 23-24). L'absence de salutations en Ga et 2Tm s'explique par le fait que Paul est trop soucieux pour se montrer aimable (1Tm est artificielle, voire inauthentique). Rm 16,21-23 est la seule salutation placée après la bénédiction finale, cela semble une addition faite après coup (peut-être parce qu'il y avait encore de la place sur la page, ainsi on connaît le nom d'un des secrétaires de Paul Tertius). 1Co 16,19-21 est avant le post-scriptum personnel. Paul transmet une lettre réponse quasi officielle et y joint la salutation des Eglises d'Ephèse, une façon de montrer que les corinthiens ne sont seuls à être chrétiens. En 2Th, 1Co et Col, Paul se donne lui-même pour la source des salutations. En Ph 4,21, Paul utilise l'impératif « aspasathe » « saluez ». Ailleurs Col4,15, 2Tm 4,19, Tt 3,15, il est clair que par cette formule Paul demande de saluer d'autres personnes que les destinataires. Mais cela ne semble pas le cas en Ph (de même en Rm 16,3). En 1 Th, la salutation a pour origine Paul et ses coauteurs. En Ph, 2 Co et Tt, le ton est assez formel (1Co est plus complexe). La réserve s'explique difficilement pour Ph, car Paul a de bonnes relations avec eux, peut-être est-ce à cause de la gratitude pour l'argent que les Philippiens lui ont fait parvenir. On aurait pu lui reprocher de recevoir un don personnel au moment où il persuade les communautés à prendre part à la collecte pour les pauvres de Jérusalem.

En général les destinataires ne sont pas nommés. Paul écrit à des communautés (sauf en Rm, 2Tm). La salutation faite aux destinataires qu'ils se saluent les uns les autres d'« un saint baiser » (philéma hagion) se trouve dans quatre lettres. Cette formule est spécifiquement chrétienne (1Th 5,26; 1Co 16,20; 2Co 13-12; Rm 16,16). On y a vu un geste liturgique, préparatoire à la célébration eucharistique qui suivrait la lecture publique de la lettre. Mais l'échange d'un baiser était une forme normale de salutation tant chez les Juifs que chez les païens. L'échange de baiser symbolise l'unité du groupe.

La bénédiction est dans sa forme aussi constante que la salutation initiale. L'accent est mis sur la grâce comme dans la salutation. Celle de la paix devient un élément indépendant. Rm 16,20; 1Co 16-23-24; 2 Co 13,14; Ga 6,18; Ep 6,24; Ph « La grâce de notre Seigneur Jésus Christ soit avec votre Esprit » 4,23; Col 4,18; 1Th 5,28; 2Th 3,18; 1Tm 6,21; 2Tm 4,22; Tt 3,15; Phm 25. La formule constante est « la grâce vous soit donnée par » et la source de la grâce est d'abord Dieu le Père et

ensuite le Seigneur Jésus Christ dans la salutation initiale, ici il est spécifié que c'est la grâce du Seigneur Jésus Christ (génitif d'origine = par). L'accent est mis sur l'incarnation de Dieu dans l'histoire en la personne de Jésus Christ. Cette formule est parfois développée. La seule variante est pour les destinataires « avec vous tous » (1 et 2 Th, Rm; 1 et 2 Co, Ep) ou « avec votre esprit » (Ga, Ph, Phm). Il n'y a pas de différence de sens.

Les post-scriptum sont de deux types, soit un supplément rattaché à la lettre après coup, soit une annotation. Il se place après l'adieu, soit dans la marge. Cela servait à légaliser les transactions dans les contrats de vente par ex en résumant. Il y en a dans les lettres de Paul (1Co 16,21; Ga 6,11; Col 4,18; 2Th 3,17; Phm 19; 1Th 5,27-28; 2Co 9 tout entier ?; Rm 16,21-23 un post-scriptum à un post-scriptum). Les romains devaient s'attendre à un changement d'écriture à la fin de la lettre (écrite par Tertius 16,22), tout simplement parce que c'était une convention. Il est difficile de savoir où commence le post-scriptum d'authentification en Ph. Peut-être 4,10-23 a été écrit entièrement par Paul, vu son contenu personnel.

2.5 Une lettre hellénistique

Loveday Alexander (JNST 37 (1989) 87-101) en comparant Ph à des lettres hellénistiques, pense que la lettre de Paul correspond à une lettre échangée entre membres d'une famille.

Exemple : Lettre d'Apolinaris à sa mère (2ème siècle)

A : Apolinaris à Thaesis, sa mère et dame, grandes salutations.

B : Avant tout, je prie pour que tu sois en bonne santé, et moi-même je suis en bonne santé, et je présente ton hommage (« proskunema ») devant les dieux ici.

C : Je veux te faire savoir, mère (« geinôskein se thelô, mêtêr »), que j'ai bien passé par Rome le 25 de ce mois. Pachon et moi-même avons été assignés à Misenum, mais je ne connais pas encore ma centurie, car je n'ai pas encore quitté Misenum quand je t'écris cette lettre.

D : C'est pourquoi, mère, je t'en prie, prends soin de toi. Ne te fais pas de souci à mon sujet, car j'ai obtenu une bonne place. Tu ferais bien si tu m'écrivais une lettre à propos de ta santé (« soteria ») et celle de mes frères et de tout ton peuple.

E : Quant à moi, si je trouve quelqu'un, je t'écrirai. Je n'hésiterai vraiment pas à le faire.

F : Bonnes salutations (« aspazomai ») à mes frères, et Apolinaris et ses enfants, et Karalas et ses enfants. Salutations à Ptolémée et Ptolémaïs et ses enfants et Héraclé (?) et ses enfants. Je remercie chacun qui vous aime par son nom.

G : Je prie pour votre bonne santé.

En appliquant, le plan de cette lettre à Ph, cela donne :

A : Adresse et salutations Ph 1,1-2 : « X à Y xairein » avec indication des liens familiaux (père, mère, frère, etc.); souvent accentuation de la ferveur des salutations.

B : Prière pour les destinataires Ph 1,3-11 : une caractéristique du monde religieux de l'Antiquité.

C : Rassurer à propos de l'expéditeur Ph 1,12-26 introduite par la « formule de révélation » « je veux que vous sachiez » qui indique l'information principale de la lettre. (La formule s'avère nécessaire chez les Romains, car les conventions ptolémaïques étaient d'indiquer les raisons de la lettre après le corps de la lettre; cf. 1 Co 10,1; 11,3; 15,1). Souvent courte comme une carte postale envoyée d'une course d'école : un minimum d'information pour indiquer que tout va bien, le lieu (d'affectation) où on se trouve, ne pas se faire de souci.

D : Demande d'être rassuré à propos des destinataires Ph 1,27-2,18. En retour des informations sur soi, on demande des nouvelles (minimales) des membres de sa famille (santé « sôteria »). Paul

s'intéresse à la santé spirituelle des Philippiens (un mot *sôteria* 1,28 et 2,12 vaut pour les deux sens physique et spirituel).

E : Information à propos des déplacements des intermédiaires Ph 2,19-30. Serviteurs de cet échange d'information, des indications sont données sur les porteurs de lettres. Ils sont presque toujours occasionnels. Le plus souvent, c'est parce qu'une occasion se présente que l'on écrit et non l'inverse. Timothée va établir le contact dans avenir proche (2,19) et Epaphrodite, immédiatement (2,25), ayant été malade. Paul semble prendre l'occasion de son retour pour écrire.

F : Echange de salutations à des tiers Ph 4,21-22. Salutations pour des personnes habitant le domicile de l'expéditeur ou des destinataires.

G : Souhait final de santé Ph 4,23

Le constat est que pour ce type de lettre, il n'y a pas de vrai « corps de la lettre » où serait traitée une affaire. Il s'agit d'échange de salutations et de nouvelles entre les membres d'une famille, ce qui constitue le fond de ce type de lettres (*Verbindungsbriefe*). Il s'agit de soigner les relations. C'est le cas semble-t-il aussi pour Ph, - au moins au départ -, où il est difficile de trouver réellement de quoi elle traite. Comme dans une lettre de famille, après la section de remerciements, le sujet est Paul lui-même (1,12-26) et sa santé (*sôteria* 1,19). Il faut rassurer les Philippiens sur sa situation, non pas de les informer qu'il est en prison, ils le savent déjà, mais que tout va bien pour lui : 1. ce qui arrive sert l'avancement de la bonne nouvelle (1,12-18); 2. qu'il ne faut pas craindre la mort, si elle arrive (1,19-23); 3. parce que Paul - de façon un peu contradictoire - va être bientôt relâché (1,24-26).

Qu'en est-il des chap. 3 et 4 ? Ph 3,1 « to loipon » « au reste » (cf. 1 Th 4,1), cela paraît comme un « saut » de la pensée de Paul ou une interpolation d'un rédacteur. Les lettres sur papyrus montrent que l'expression n'indique pas la fin de la lettre. On trouve même cette expression pour introduire une exhortation paternelle à son fils soldat errant. « Xairete » 3,2 n'indique pas un début de lettre ou la fin, - on aurait « xairen » infinitif ou « xairois » optatif - mais Paul réitère son exhortation à se réjouir. Pourquoi les remerciements à propos des dons Ph 4,10-20 apparaissent si tard dans la lettre ? Comme le soldat Théonas qui dit bien avoir reçu un paquet de sa mère et lui demande de ne plus se faire de souci et de ne plus le faire à l'avenir, Paul doit avoir ses raisons idéologiques de ne pas être à l'aise de recevoir de l'aide d'une communauté qu'il a fondée. Il a déjà refusé cela de la part d'autres (1Co 9,3-18; 1 Th 2,9). Théonas le fait à la fin de la lettre, comme Paul. Il n'est pas besoin de penser que cette section a été rapportée. Commencer une partie de lettre par un « merci » est une convention épistolaire moderne. L'expression de la joie en 4,10 doit être liée à la réception du don et donc ne pas non plus indiquer le début d'une lettre. Ainsi la rupture apparente de 3,1 n'est pas si grande. Il y a des parallèles thématiques entre le chap. 2 et 3. L'humiliation et la souffrance du Christ de l'hymne du chap. 2 est la clé du mouvement bas-haut du chap. 3, où Paul exprime son combat (« agon ») à l'intérieur et à l'extérieur. L'assurance de Paul du chap. 1, alors en prison, en est également le fondement. L'imitation de son exemple (3,17) n'est pas différente de son appel en 1Co 1,1 « Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Christ. » Les Philippiens doivent adopter l'attitude du Christ non tant dans la persécution (1,27-30), mais plus immédiatement dans leurs relations réciproques (2,1-5; 4,2-3). Dans le chap. 3, Paul abandonne les contraintes de la forme sans prétention d'une lettre à sa famille pour tenir « un sermon à distance » comme s'il était en leur présence (2,12; cf. 2Co 10,10-11 où Paul préférerait leur parler oralement). Le fait que Paul utilise la forme d'une lettre à sa famille, n'est pas sans signification pour ce qui est connu par ailleurs : la propension des chrétiens des communautés primitives à se considérer comme membres d'une famille, à s'appeler frères. En outre, cela montre que l'occasion de la lettre est avant tout les discordances et les confits dans la communauté. Les exhortations et les avertissements assument un rôle moins important dans le plan de la lettre. Dans la lecture de la lettre, il faut rendre justice à la forme fondée sur des lettres privées, et à l'analyse thématique fondée sur la logique interne de la pensée de Paul. Un simple message visant à rassurer sa famille, à l'occasion du retour d'Epaphrodite, est développé ensuite par Paul à des niveaux plus profonds, suivant, non une argumentation logique, mais un train de pensées provoquées en partie par les conventions d'une lettre à sa famille.

3. La formation du recueil des épîtres

Aucune lettre de Paul ne nous est parvenue séparément. La théorie évolutionnaire (von Harnack) stipule que les Eglises ont conservé les lettres de Paul, devenant la charte de base de l'Eglise locale en vertu de l'autorité de l'apôtre. Dans le dernier quart du premier siècle, la conviction se fit jour que ce que ces lettres avaient de particuliers recelait des principes, des perspectives d'une valeur universelle. Le premier recueil contenait dix lettres adressées à des Eglises (Rm, 1 et 2 Co, Ga, Ep, Ph, Col, 1 et 2 Th et Phm). Lake pense que plusieurs recueils locaux se sont constitués. Les Eglises se procurant une copie des lettres adressées aux autres Eglises. Pour Schenke, une école paulinienne est à l'origine du recueil et de la diffusion des lettres de l'apôtre. La théorie du « big bang » (Goodspeed) affirme que la publication des Actes a stimulé l'intérêt porté à Paul. Un disciple de Paul a créé le recueil. La lettre à Phm est théologiquement banale. La raison de son introduction dans le canon doit être personnelle. Elle doit avoir une valeur pour le compilateur des lettres de Paul. On peut penser à l'évêque Onésime, ancien esclave natif de Colosses libéré par Paul. Richards pense que le recueil a été établi par les copies des lettres faites par Paul lui-même (un codex), pratique courante et souvent nécessaire de l'Antiquité. L'impact des lettres de Paul (Ga, 1Co) a peut-être créé la conviction chez l'apôtre que désormais sa vocation pastorale devait s'exercer par l'écrit et non par la parole (cf. 2Co 10,10). Le recueil aurait été constitué d'abord par Paul et complété par Onésime au début du 2ème siècle. Ce qu'on connaît c'est la longueur des lettres (mesurées en stichos = rangée ou ligne : 15 à 16 syllabes ou 34 à 38 lettres) et leur ordre. Dans les codex, on met les lettres les plus longues d'abord puis en ordre décroissant, car si on peut allonger un rouleau, on ne peut allonger un cahier cousu. Les grands et petits prophètes sont classés de cette façon (cf. les 6 divisions de la Mishna et les sourates du Coran). Cependant, l'ordre n'est pas tout à fait exact. A cause de la place flottante de He, on peut penser qu'il y a eu trois collections constituées dans le dernier tiers du premier siècle, car plus tard les écrits tardifs connaissent 13/14 lettres de Paul (cf. Pasteur d'Herma, Epître de Barnabé, Didachè, lettres de Clément, etc.) : A Rm, 1 et 2 Co, Ga (constituée à Corinthe); B Ep, Ph, Col, 1 et 2 Th (Philippe et Thessalonique sont sur la voie Ignatia à 165km ou Ephèse); C 1 et 2 Tm, Tt, Phm auxquelles on aurait ajouté He. La liaison de la collection A avec B a pu se produire soit par une liaison entre Macédoine et Corinthe, soit entre Corinthe et Ephèse (cf. 1Th 1,7; 2 Co 8,18; 1Co 1,11). La collection C et d'He s'explique par l'effet de collection qui s'étend jusqu'à ajouter des lettres à des particuliers. Cf. ce que dit aux Philippiens Polycarpe, évêque de Smyrne martyrisé vers 155 : « Vous m'avez écrit, vous et Ignace, pour que si quelqu'un va en Syrie, il emporte aussi votre lettre; je le ferai si je trouve une occasion favorable, soit moi-même, soit celui que j'enverrai pour vous représenter avec moi. Comme vous nous l'avez demandé, nous vous envoyons les lettres d'Ignace, celles qu'il nous a adressées et toutes les autres que nous avons chez nous » Philippiens 13,1-2. On peut penser qu'Onésime soit le responsable du recueil complet après la mort de l'apôtre.

La rhétorique ancienne (R. Barthes)²

Peut-être faut-il rappeler avant tout que la rhétorique est née en Sicile à Syracuse en 485 av. J.-C. pour revendiquer des propriétés que les Tyrans Gelon et Hyéron voulaient exproprier au profit de mercenaires. C'est à l'occasion d'un conflit social, pour défendre sa terre et son bien, que l'on a commencé à réfléchir sur la parole feinte (différente de la parole fictive des poètes).

La philosophie s'intéresse aux vérités 1. éternellement valables; intemporelles, atemporelles; 2. universelles; 3. nécessaires et non arbitraires. Ces trois éléments déterminent la valeur philosophique d'une vérité et son caractère scientifique pour Aristote. A partir de cela, la tension entre philosophie et rhétorique se comprend. Car dans sa Rhétorique, selon le même Aristote, la rhétorique est une rhétorique de la preuve, du raisonnement, du syllogisme approximatif (enthymème), une logique dégradée, adaptée au niveau du public, du sens commun de l'opinion courante, « ce que le public croit possible ». « Mieux vaut un vraisemblable impossible qu'un possible invraisemblable. » Pour Aristote, la rhétorique est une rhétorique de masse, celle du bon sens, au service d'une démocratie équilibrée, centrée sur les classes moyennes, chargée de réduire les antagonismes entre les riches et les pauvres. Pour Aristote, elle est « l'art d'extraire de tout sujet le degré de persuasion qu'il comporte », ou comme « la faculté de découvrir spéculativement ce qui dans chaque cas peut être propre à persuader. » C'est une techné, c'est-à-dire le moyen de produire une des choses qui peuvent indifféremment être ou ne pas être. Le discours ne fait pas partie des choses naturelles ou nécessaires. Pour Platon, la rhétorique implique deux interlocuteurs et que l'un concède, la concession est la condition du mouvement.

L'Antiquité met beaucoup de poids sur la *partitio*, le classement (des matériaux, des parties, des styles), car derrière le classement se cache un système de valeurs, une taxinomie qui implique des options idéologiques. « Dis-moi comment tu classes, je te dirai qui tu es. »

1. Exorde
2. Narration ou action (relation des faits)
3. L'argumentation ou preuve
4. La digression
5. L'épilogue

La question est aussi de savoir si le plan (*dispositio*) est une mise en ordre (actif, créateur) ou une grille (passive, créée, stéréotypée). La « techné rhétorique » comprend cinq opérations qui sont de nature active, transitive, programmatique, opératoire; il ne s'agit pas de structure mais d'actes d'une structuration progressive :

1. *Inventio* (euresis) : trouver quoi dire (res)
2. *Oratio*
 - 2.1 *Dispositio* (taxis) : mettre en ordre ce qu'on a trouvé
 - 2.2 *Elocutio* (lexis) : ajouter l'ornement des mots, des figures (verba)
4. *Actio* (hypocrisis) : jouer le discours comme un acteur, gestes et diction
5. *Memoria* (mnemé) : recourir à la mémoire

1. L'inventio

L'inventio est moins une invention des arguments qu'une découverte. A partir d'un lieu (topique), il s'agit d'extraire des arguments et les ramener par un cheminement. Cela implique confiance dans le pouvoir d'une méthode. Deux voies s'ouvrent l'une, une logique (convaincre; les preuves), l'autre, psychologique (émouvoir; se centrer sur l'humeur de celui qui reçoit le message).

La probatio (convaincre)

Les preuves ne sont pas des preuves scientifiques, mais des raisons probantes, des voies de persuasion, des moyens de crédit, des médiateurs de confiance (*fides*). Il y a des preuves inhérentes à la nature de l'objet (hors de la techné); - la techné est une institution spéculative des moyens de produire ce qui peut être

² Roland Barthes, L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire, Communications 16 (1970) 172-223.

ou n'être pas, ni scientifique (nécessaire), ni naturel - et des preuves dépendant du pouvoir raisonnant de l'orateur (dans la techné).

1. Les preuves « hors la techné »

Les preuves « hors la techné » sont des éléments du dossier que l'on ne peut inventer (déduire), fournis par la cause elle-même on ne peut que les faire valoir en les disposant : jurisprudence; rumeurs; aveux; les pièces; les contrats; les serments; les témoignages citations des poètes, des proverbes, des notables; des éléments constitués du langage social qui passent dans le discours sans être transformés par une opération technique de l'orateur ou de l'auteur.

2. Les preuves « dans la techné »

Les preuves « dans la techné » sont les raisonnements qui dépendent du pouvoir de l'orateur, de sa pratique. Le matériel est transformé en force persuasive par une opération logique. Il s'agit de façon non-scientifique, pour le public, soit d'une induction, (exemplum), soit d'une déduction, enthymème (argumenta).

a/ L'exemplum (paradigma) est une persuasion douce, flattant le plaisir inhérent à toute comparaison. Elle procède d'un particulier à un autre particulier par le chaînon implicite du général; d'un objet, on infère la classe, puis de cette classe on défère un nouvel objet. C'est une similitude persuasive, un argument par analogie ou les contraires, qui peut être un mot, un fait, un ensemble de faits, le récit de ces faits. Ex. Les textes bibliques sont disposés comme les maisons dans une ville. L'exemplum peut être réel (qu'on n'invente pas soi-même; historique ou mythologique) ou fictif, le fictif se subdivise en parabole (comparaison courte) et fable (assemblage d'actions). Il est de nature narrative. Au premier siècle av. J.C., apparaît une nouvelle forme d'exemplum : le personnage exemplaire (eikon, imago) incarnant une vertu dans une figure. Il y a un répertoire de ses « imago » à l'usage des rhéteurs (Valère Maxime sous Tibère). L'exemplum a donc une valeur structurale comme morceau détachable qui comporte un sens (Churchill, Jean XXIII, Lady Dy, etc.).

b/ L'argumenta a une force de persuasion par induction, plus puissante, violente, bénéficiant de l'énergie du syllogisme, opérant un rapt. C'est la preuve dans la force de sa pureté, de son essence. Le mot « argumentum » est ambigu. Il désigne d'abord le sujet d'une fable scénique, d'une comédie par exemple, mais aussi une idée vraisemblable employée à convaincre (le plausible). Pour Quintilien, une manière de prouver une chose par une autre, de confirmer ce qui est douteux par ce qui ne l'est pas; un raisonnement public, impur, facilement dramatisable, qui participe de l'intellectuel et du fictionnel, du logique et du narratif.

L'enthymème (« toute réflexion qu'on a à l'esprit »; commentum) est un syllogisme fondé sur des vraisemblances ou des signes et non sur du vrai et de l'immédiat (à l'opposé du syllogisme scientifique); un syllogisme rhétorique développé au niveau du public, à partir du probable, c'est-à-dire à partir de ce que le public pense, une présentation acceptable (Aristote). Il procure la persuasion et non la démonstration. Il se définit par le vraisemblable de ses prémisses. Le vraisemblable admet les contraires. Pour Quintilien, l'enthymème est un syllogisme incomplet, écourté, mou. Il est tronqué par la suppression dans l'énoncé d'une proposition dont la réalité paraît au public incontestable et qui est, pour cette raison, gardé en esprit (enthumo). Il est parfait dans l'esprit, mais imparfait dans l'expression, c'est un accident de langage, un écart. Il y en a de plusieurs types : enchaînement de syllogismes prémisses du suivant, accumulation, « épichèreme » (chaque prémisse est accompagnée d'une preuve), fondé sur un jeu mot, maximes (« Mortel, ne garde pas une haine immortelle »).

L'enthymème a l'agrément d'un voyage : on part d'un point qui n'a pas besoin d'être prouvé, et de là on va vers un autre point qui a besoin de l'être; du connu (opinable) vers l'inconnu. Le plaisir naît dans le public, si le raisonnement donne à l'auditeur le sentiment qu'il fait cesser l'ignorance par lui-même, par sa propre force mentale (Aristote). Il laisse à l'auditeur le soin de tout faire dans la construction de l'argument, de compléter la grille (cf. les mots croisés). Pour Port-Royal, c'est le signe de la supériorité de la pensée sur le langage.

Le point de départ (prémisse) est un lieu connu, mais non scientifique. C'est un certain humain :

1/ ce qui tombe sous les sens, ce que nous voyons et entendons, l'indice sûr : celui qui est ce qu'il est et qui ne peut pas être autrement (tekmérion), ce qui est connu n'a pas besoin d'être fondé; le « certain » public dépend du savoir public.

2/ ce qui tombe sous le sens, ce sur quoi les hommes sont généralement d'accord, ce qui est établi par des lois, ce qui est passé dans l'usage (il existe des dieux), le vraisemblable (eikos). Le vraisemblable implique le général (opposé à l'universel), le non nécessaire, déterminé statistiquement par l'opinion du plus grand nombre. Il implique aussi la contrariété : reçu comme certain par le public, le vraisemblable admet le contraire dans les limites de l'expérience humaine et la vie morale. Le contraire n'est jamais impossible (« un père aime ses enfants »). Le rhéteur tient à distance ces opinions auxquelles on tient dur comme fer, en les introduisant par : soit... (esto).

3/ les signes, une chose qui sert à en faire entendre une autre, c'est un indice moins sûr que le « tekmerion » (« des traces de sang font supposer un meurtre » mais ce n'est pas sûr), pour être probants il en faut plusieurs signes concomitants ou ne pas être polysémique, il faut recourir au contexte. L'usage de l'enthymème peut quitter le domaine judiciaire. Il est possible de le retrouver hors de la rhétorique. Aristote parle du syllogisme pratique qui a pour conclusion un acte décisionnel : majeure : une maxime (l'alcool est nuisible), mineure je suis dans cette situation, décision de comportement; (mais souvent, la conclusion contredit la majeure : je bois quand même, parce qu'il y a déviation entre la majeure et la mineure par une autre majeure (« le pétillant et le glacé rafraîchit et fait du bien »; cf. la pub et le pub.). On le retrouve également dans les langages froids des institutions et de la diplomatie.

La topique

Reste la question : quoi dire ? Trouver des prémisses est une tâche de l'inventio. Les prémisses peuvent être tirées de certains lieux (la topique). Un lieu est ce en quoi coïncide une pluralité de raisonnements oratoires (Aristote). Pour se souvenir des choses, il suffit de reconnaître le lieu où elles se trouvent. Le lieu est l'élément d'une association d'idées, d'un conditionnement, d'une mnémonique. Un compartiment dans lequel on range les arguments, une source, un arsenal, un trésor d'où on peut extraire des arguments; une étiquette sur un récipient. La topique est :

1/ une méthode qui nous met en état, sur tout sujet proposé, de fournir des conclusions tirées de raisons vraisemblables; l'art de trouver des arguments même sur des sujets inconnus.

2/ une grille de formes vides : l'orateur promène son sujet sur une grille : qui, quoi, où, quels moyens, pourquoi, comment, quand ? ou bien selon Lamy : le genre, la différence, la définition, le dénombrement des parties, l'étymologie, les conjugués (c'est le champ associatif du radical), la comparaison, la répugnance, les effets, les causes, etc. (logique, grammaire, métaphysique). ou bien par sujet : a/ topique oratoire : raisonnements, les mœurs, les passions b/ topique du risible : les défauts, incidents, etc. c/ topique théologique : écritures, Pères, etc. d/ topique sensible ou topique de l'imagination : en poétique, cf. Bachelard : l'ascensionnel, le caverneux, le torrentueux, le miroitant, le dormant, etc. autant de lieux auxquels on soumet les « images » des poètes.

3/ une réserve de formes remplies : la topique est devenue une réserve de stéréotypes, de thèmes consacrés chers aux sophistes qui ne voulaient pas être coincés sur un sujet. Au Moyen-Age, a/ topos de la modestie affectée, l'orateur est écrasé par son sujet, incompetent, que ce n'est pas coquetterie de dire cela, etc. b/ topos « puer senilis » : adolescent doué de sagesse, ou vieillard pourvu de la beauté et de la grâce de la jeunesse. c/ topos du « locus amoenus », le paysage idéal, on fonde des preuves sur la nature du lieu où se passe l'action, le paysage, la nature d/ les « adunata », le topos décrit possible des choses impossibles, incompatibles, des phénomènes, des objets, des êtres fonctionnant de façon paradoxale; le comble; « on aura tout vu ».

La topique oratoire comprend :

1/ la topique générale des lieux communs, au sens d'Aristote, des lieux formels communs à tous les sujets, car généraux (le général est propre au vraisemblable). Il y en a trois pour Aristote a/ le possible/impossible confrontés avec le temps (passé, avenir), ces termes donnent une question topique : la chose peut-elle avoir été faite ou non, pourra-t-elle l'être ou non à l'avenir ? si une chose a commencé, elle pourra finir (cf. le délibératif). b/ existant/non existant ou réel/non réel : confronté au temps : si une chose peu apte à advenir est cependant advenue, celle qui est plus apte est certainement advenue (cf. le judiciaire). c/ plus/moins : lieu de la grandeur et de la petitesse (« à plus forte raison »; cf. l'épidictique).

2/ la topique des lieux spéciaux qui sont des lieux propres à des sujets déterminés; des vérités particulières, des propositions spéciales, acceptées de tous, attachées au droit, à la politique, aux finances, à la guerre, etc. La question est la forme de la spécialité du discours. Elle peut être de deux types. 1/ la position, la

proposition ou la thèse : une question générale « abstraite » mais précisée, référée sans toutefois aucun paramètre de lieu ou de temps (« faut-il se marier ? ». 2/ l'hypothèse est une question particulière impliquant des faits, des circonstances, des personnes, un temps et un lieu (« x doit-il se marier ? »). En rhétorique on l'appelle aussi « causa », une affaire, un point problématique, une combinaison de contingence, où est engagé du temps (passé, présent, avenir).

Genres	Auditoire	Finalité	Objet	Temps	Raisonnement dominant	Lieux communs	Passions suscitées
1. Délibératif	membres d'une assemblée	conseiller/déconseiller persuader ou dissuader utilité	utile/nuisible action indépendant des jugements	avenir futur	exempla	possible/impossible	crainte espérance
2. Judiciaire	juges	accuser/défendre équité	juste/injuste action jugement	passé	enthymèmes	réel/non réel	sévérité douceur
3. Epidictique démonstratif	spectateurs public	louer/blâmer honnêteté	beau/laid connaissance indépendant des jugements	présent	comparaison amplifiante (exemplum)	plus/moins	plaisir

Le « status causae » dans le judiciaire est le cœur de la question, le point à juger. Lieu de choc entre les parties, l'orateur doit chercher le point d'appui de la question (status). a/ la conjecture : cela a-t-il eu lieu ou non ? (an sit ?) b/ la définition : quelle est la qualification légale du fait, son nom : un crime, un sacrilège (quid sit ?) c/ la qualité : le fait est-il permis, utile excusable (circonstances atténuantes). On peut ajouter encore un lieu d'ordre procédurier : la récusation (cassation).

La machine de l'orateur doit s'articuler à la machine de l'adversaire qui de son côté, aura fait le même travail. Cet embrayage est conflictuel, un point de frottement entre les deux parties (disceptatio).

Les preuves subjectives ou morales (émouvoir)

La rhétorique psychologique cherche à trouver des types de discours adaptés à des types d'âmes (Platon), retrouver le mouvement intérieur de la pensée de l'autre (Pascal). Pour Aristote, c'est une psychologie projetée, telle que tout le monde l'imagine : non ce qu'il y a dans la tête, mais ce que le public croit que les autres ont dans la tête; une psychologie du vraisemblable. Tenir compte des passions selon ce que le public croit qu'elles sont :

1/ les caractères, les tons, les airs (ethé) : ce que l'orateur doit montrer à l'auditoire, ce que je veux être pour l'autre; donner un ton, une connotation; en même temps que je livre une information, je dis : je suis ceci, je ne suis pas cela. Il y a trois airs a/ la « phronésis », c'est la qualité de celui qui délibère bien, qui pèse bien le pour et le contre, une sagesse objective, un bon sens affiché (« suivez-moi »); b/ « arété » : afficher une franchise qui ne craint pas les conséquences, propos direct, loyauté théâtrale (« estimez-moi »); c/ « eunoia » : ne pas choquer, ne pas provoquer, être sympathique, entrer dans une complicité complaisante à l'égard de l'auditoire (« aimez-moi »).

2/ les passions, les sentiments, les affects (pathé) de celui qui écoute; Aristote les prend dans leur banalité, dans les dispositions générales qui les favorisent (colère/calme; haine/amitié; crainte/confiance; envie/émulation, ingratitude/obligeance, etc.). En ce sens, Aristote est le père de la sociologie de la culture de masse : la colère, c'est ce que les gens pensent de la colère. Il ne cherche pas ce qu'il y a derrière, à décrypter. L'orateur doit connaître ses morceaux de langages tout faits sur les passions (« les jeunes se mettent plus vite en colère que les vieux »).

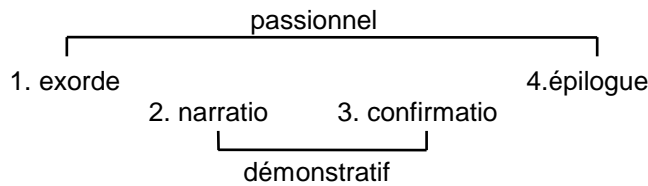
2. L'oratio

L'ordre des parties (dispositio) et la mise en mots (elocutio) sont les deux parties de l'oratio.

2.1 La dispositio

La dispositio est l'arrangement du discours, soit au sens actif, opératoire, soit au sens passif, réifié. Les matériaux de l'inventio sont des morceaux de discours réversibles, la dispositio traite des contraintes de succession, propose un ordre irréversible. Aristote propose 4 parties, Quintilien 5, car il dédouble la troisième en confirmatio et refutatio.

La dispositio a deux fonctions : émouvoir (sentiments) exorde et épilogue et informer/convaincre (raison) narration (relation des faits) et confirmation (établissement des preuves ou voies de persuasion). On a donc une construction en chiasme : deux tranches de passionnel encadrent un bloc démonstratif :



Il peut y avoir une partie mobile l'egressio ou la digression : c'est un morceau d'apparat qui s'attache au sujet de façon lâche, sa fonction est de faire briller l'orateur (un éloge de lieux ou d'hommes). Elle est souvent placée entre la narratio et la confirmatio.

L'exorde

Dans l'exode, l'orateur doit s'engager avec prudence, réserve, mesure. Dans l'épilogue, il n'a plus à se contenir, il s'engage à fond, met en scène toutes les ressources du grand jeu pathétique.

Le proème est ce qui vient avant le chant (oimé), un prélude. L'histoire est « infinie ». Les premiers mots coupent le fil virtuel d'un récit sans origine : « je commence à partir d'ici ». Il s'agit d'exorciser l'arbitraire de tout début. Il faut à ce couteau un adoucissement, il faut apprivoiser. Il y a une solennité à rompre le silence, commencer à parler, c'est risquer de réveiller l'inconnu, le scandale, le monstre. L'exorde rhétorique est l'inauguration réglée du discours.

L'exorde comprend deux moments 1. La captatio benevolentiae, entreprise de séduction à l'égard des auditeurs, il s'agit de créer une complicité. La voie de la séduction varie selon le rapport de la cause à l'opinion courante (doxa). a) la cause est identique à l'opinion courante, cause normale, pas besoin de séduction; b) la cause est neutre, il faut une action positive pour vaincre l'inertie du juge, éveiller sa curiosité, le rendre attentif; c) si la cause est ambiguë, deux opinions sont en conflit, il faut obtenir la faveur du juge, le rendre bienveillant, le faire pencher d'un côté; d) si la cause est embrouillée, obscur, il faut entraîner le juge à nous suivre comme guide, comme éclaireur, le rendre réceptif, malléable; e) si la cause est extraordinaire, suscite l'étonnement loin de l'opinion courante (contre l'human touch), il faut insinuer, il ne faut pas choquer davantage le juge, par ex. feindre d'être impressionné par l'adversaire. 2. La partitio annonce les divisions que l'on va adopter, le plan qu'on va suivre. « On ne trouve jamais long ce dont on annonce le terme » Quintilien.

L'épilogue

Comment savoir qu'un discours se termine. C'est aussi arbitraire que le début. Il faut un signe de clôture. Le discours agréable est le contraire de ce qui ne finit pas. Il faut faire pressentir la fin. L'épilogue comporte deux niveaux 1. le niveau des choses, reprendre et résumer 2. le niveau des sentiments, conclusion pathétique qui fait vibrer la corde sensible, à Rome le geste de l'avocat, des truquages (blessures de guerre, etc.; cf. Ga 6,17).

La narratio

La narration (diégèse) est le récit des faits engagés dans la cause. Mais ce récit est conçu uniquement du point de vue de la preuve, « exposition persuasive d'une chose faite ou prétendue faite ». C'est une protase argumentative : deux caractères 1. la nudité, pas de digression, ni d'argumentation directe; elle doit être claire vraisemblable, brève 2. sa fonctionnalité, préparer à l'argumentation en disséminant des preuves à l'état de germes inapparents (sens caché). La narration comporte deux types d'éléments 1. L'exposition des faits soumis à une seule règle : que l'enchaînement soit vraisemblable; l'ordre peut être naturel, l'ordre même où ils se sont passés, ou l'ordre artificiel, l'ordre qui rompt le temps linéaire, oblige à un découpage fort de la suite des faits puisqu'il s'agit d'obtenir des unités mobiles, réversibles. Cela peut s'appliquer aussi à l'ordre des parties du discours. 2. Les descriptions qui sont l'axe aspectuel, des stases : descriptions de lieux (topographie), de temps, de périodes, d'âges, de portraits. Le discours peut comporter une deuxième narration qui reprend en détail la première (epidiégésis).

La confirmatio

L'exposé des arguments (confirmatio) énonce les preuves élaborées au cours de l'inventio. Elle peut comporter trois éléments 1. la propositio : c'est une définition ramassée de la cause, du point à débattre. Elle peut être simple ou multiple, cela dépend des chefs d'accusation. 2. l'argumentatio qui est l'exposé des raisons probantes, pas de structuration fixe, mais est recommandé de commencer par des raisons fortes, continuer par des preuves faibles et terminer par quelques preuves très fortes. 3. l'altercatio est placée parfois en fin de confirmatio. Le discours suivi est interrompu par un dialogue très vif avec l'avocat adverse ou un témoin : l'autre fait irruption dans le monologue. Inconnu des Grecs, il se rattache au genre de l'interrogation accusatrice (quousque tandem, Catilina...).

Le discours dans son entier peut former une unité si on l'oppose à d'autres discours, c'est le cas du classement par genre ou par styles ou des figures de sujets 1. la directe : dire ce qu'on a à dire 2. l'oblique : le discours détourné 3. la contraire : antiphrase, ironie (Denys d'Halicarnasse).

2.2 L'élocutio

Les arguments trouvés doivent être « mis en mots » (lexis, elocutio). Partie de la rhétorique, à laquelle on a l'habitude de réduire la rhétorique, en raison de l'intérêt des Modernes aux figures de rhétorique, elles-mêmes partie de l'élocutio. La meilleure traduction d'élocutio est non l'élocution mais énonciation ou locution. Le réseau peut se simplifier en 1. choisir des mots (electio, paradigme) 2. les assembler (syntagme, synthesis, compositio).

a/ Choisir des mots

1. L'electio implique que l'on peut substituer un terme à un autre. La synonymie fait partie du système de la langue. On peut substituer un terme à un autre et produire un sens second (connotation). Toutes les substitutions sont des tropes (des « conversions »). Elles sont soit des ornements, soit des « couleurs ». Dans l'Antiquité, le langage est conçu comme une base nue, un niveau propre, un état normal de la communication à partir duquel on peut élaborer une expression plus compliquée, ornée, douée d'une distance plus ou moins grande par rapport au sol originel. La rhétorique se fonde sur cet écart de langage, d'une hiérarchie de langage fluctuante. L'état « propre » est inerte, l'état second (rhétorique) est vivant : couleurs, lumières, fleurs. Les ornements sont du côté de la passion, du corps, ils rendent la parole désirable. Les couleurs épargnent à la pudeur l'embarras d'une exposition trop nue (Quintilien). La couleur expose le désir en cachant l'objet : c'est la dialectique du vêtement (schéma veut dire costume; figura apparence).

Les ornements, figures de rhétorique, sont l'objet d'un classement frénétique. Pourquoi ? Parce que la rhétorique essaie de coder la parole et non plus la langue, c'est-à-dire l'espace même où cesse le code. Que faire des combinats stables de mots, des syntagmes figés qui participent à la fois de la langue et de la parole ? On cherche à maîtriser l'immaitrisable à travers le classement des « manières de parler ».

Les ornements

Les ornements ont été répartis selon des binaires 1. Tropes, la conversion de sens porte sur un mot (catachrèse : le bras du fauteuil); figures, sur plusieurs mots (les commodités de la conversation); 2. grammaire, conversion de sens passé dans le langage courant (métonymie : électricité pour lumière électrique); rhétorique, usage extraordinaire (la lessive de la nature pour le déluge). 3. Figures de mots, qui ne tient qu'au mot et à leur ordre (le nez de Cléopâtre...); figures de pensée qui subsistent quels que soient les mots (je suis la plaie et le couteau).

Ce qu'il faudrait c'est un classement opératoire, avoir un dictionnaire qui permette non seulement d'aller de la théorie à l'exemple, mais, en sens inverse, de la phrase trouvée dans un texte au nom de la figure; un instrument inductif permettant d'analyser les textes classiques selon leur métalangage même. Allitération, anacoluthie, catachrèse, ellipse, hyperbole, ironie, périphrase, réticence, suspension, etc. Tout l'édifice des figures repose sur l'idée qu'il y a deux langages, un propre et un figuré. En conséquence, la rhétorique, dans sa partie élocutrice, est un tableau des écarts de langage. « Il faut s'éloigner des locutions communes...: nous éprouvons à cet égard les mêmes impressions qu'en présence des étrangers : il faut donner au style un air étranger, car ce qui vient de loin excite l'admiration. » Aristote. Il y a un rapport d'étrangeté entre les mots courants: barbarismes, néologismes, métaphores, etc. Il faut un mélange entre les mots courants, un discours bas, et les mots insignes, mais si on ne se sert que de ces derniers, on a un discours énigmatique. De national/étranger, normal/étrange, on a glissé à propre/figuré.

L'explication des figures a été faite par la fonction (euphémiser, tourner les tabous, produire de l'illusion, faire apparaître les choses autres qu'elles ne sont, ou comme elles sont de façon impressive; le plaisir d'associer les idées) ou par l'origine : elles sont « naturelles » car elles existent dans le langage populaire. Elles sont un langage second, car l'art choisit les figures. Le figuré est une combinaison artificielle d'éléments naturels. Certains (Vico) diront que leur origine est mythique, le langage simple est pauvre, il est suppléé par un autre langage; ou bien la poésie étant le langage originel, les grandes figures archétypiques (métaphore, métonymie, synecdoque et ironie) ont été inventées dans l'ordre par l'humanité quand est née l'abstraction, quand la « figure » s'est trouvée prise dans une opposition paradigmatique avec un autre langage. Pour les autres, l'explication est que les figures sont le langage de la passion qui déforme le point de vue sur les choses et oblige à des paroles particulières. Cette vue permet de connaître la taxinomie des passions (par ex. passion amoureuse : exclamation, rapt de la parole, aphasie émotive; dubitation, torture des incertitudes de conduite, difficile lecture des signes émis par l'autre; paralipse - dire que l'on ne va pas dire, ce que finalement on dira -, relance de la scène, etc. On comprend pourquoi ce langage est naturel, car les passions sont dans la nature, mais aussi second, parce que la morale exige que ces mêmes passions soient distancées. Pour un Classique, la « nature » est mauvaise, donc les figures sont fondées et suspectes.

b/ la composition

2. La composition est le champ associatif des mots dans la phrase qui est une unité de discours entre une partie de l'oratio et la figura, le petit groupe de mots. L'ancienne rhétorique a codé deux types de construction. 1. Une construction géométrique, celle de la période. Aristote : « une phrase ayant par elle-même un commencement, une fin et une étendue que l'on puisse facilement embrasser. » 3 ou 4 membres (colons) font un aller, une courbe et un retour comme l'ellipse du stade. Pour Denys d'Halicarnasse, la phrase est une construction dynamique, transcendée par le mouvement (sauvage, heurté; doux, emboîté, huilé; mixte), une montée et une descente, cette sorte de « swing » est plus important que le choix des mots : il dépend d'un sens inné de l'écrivain.

Resterait à commenter la partie de la « thekné rhetoriké », liée à la voix : l'actio et la memoria.

L'histoire de la rhétorique peut éclairer beaucoup de traits de notre littérature, de l'enseignement, de nos institutions de langage (et y a-t-il une seule institution sans langage ?). La rhétorique d'Aristote subsiste de façon diffuse, dégradée dans la pratique culturelle occidentale, à travers la démocratie, sur une idéologie du « plus grand nombre », de l'opinion courante. Aristote (poétique, logique, rhétorique) fournit à tout le langage narratif, discursif, argumentatif, véhiculé par les « communications de masse », une grille analytique complète à partir de la notion de « vraisemblable ». Notre littérature naît là où les conflits les plus brutaux d'argent, de propriété, de classes sont pris en charge, contenus, domestiqués par un droit d'Etat, là où l'institution régleme la parole feinte et codifie tout recours au signifiant. Toute notre littérature, formée par la rhétorique et sublimée par l'humanisme, est sortie d'une pratique politico-judiciaire.

Chronologie paulinienne

Etablie par chronologie relative

- 34 (?) : Conversion de Paul
Arabie et retour à Damas où Paul reste 3 ans
- 37 : Démêlés avec Arétas, après avoir séjourné en Arabie (2Co 11,32) Expulsion de Damas
Rencontre de Pierre et 1^{er} accord (cf. Ga 1,18; 2,7-8)
entre 37 et 45 : une absence de Jérusalem (cf. Ga)
Le 1^{er} voyage, tel que le voit Actes, n'est probablement qu'une activité
- 46 - 49 : Mission "mondiale" de Paul: avancée de l'Évangile en Europe
- 46 : A partir d'Antioche, à travers la Galatie du Nord vers Troas
- 48 : Ministère philippien
- 49 : Thessalonique, Bérée, Athènes : 2^{ème} mission de Grèce, cause de l'assemblée de Jérusalem
- fin 49-51: Fondation de la communauté de Corinthe et rédaction de 1 Thessaloniens (lettre sans mention de la collecte)
- 51 : Comparution devant Gallion
(Ac 18,12 : élément de chronologie absolue)
- oct. 51 : Conférence de Jérusalem
- hiver 51 : à Antioche; conflit avec Pierre
Nouvelle mission vers l'Ouest à partir de 52
- 53 - 54 : Activité éphésienne avec emprisonnement Philippiens ; Galates,
puis en Asie ; 1 Corinthiens,
- 55 : Visite "dans les larmes"
Retour en Macédoine
2 Corinthiens 1-8 (de Macédoine); cf 2 Co 2,16
- hiver 55-56 : en Asie
- hiver 56-57 : à Corinthe
- début 57 : Romains, puisque Paul l'écrit au moment où il part pour Jérusalem; donc saison de voyage
- 57 : De Philippiques à Jérusalem
Arrestation
- 57-59 : Emprisonnement à Césarée
- 59-60 : Hiver à Malte
- 60 : Emprisonnement à Rome

Philippiens : une lettre délibérative

D. Alan Black, The discourse of Philippians : a Study in Textlinguistics, NT XXXVII,1 (1995) 16-49.

Philippiens est une seule épître. Son discours est délibératif. Le gros de la lettre est commandé par la question de trouver une solution à la désunion au nom d'une situation critique - qui peut être modifiée par le discours rhétorique - précisée clairement en 4,2-3. L'unité au nom de l'évangile permet de rendre compte des différents aspects et thèmes de la lettre. La cohérence de la lettre se fonde sur l'argument délibératif de Paul pour éliminer les factions. Paul n'indique pas l'intention de sa lettre. Déterminer le thème central ne peut se faire par la statistique (le thème de la joie, citée par Paul plus qu'ailleurs, n'en fait pas le thème central de l'épître). Il faut le rechercher en prenant le tout de la lettre. Il faut regarder la macrostructure (textlinguistic), comment elle articule la composition et les parties du texte (quelles sont leur poids). Ensuite le regard se porte sur la cohésion et la cohérence du texte. Cela permet de considérer la langue comme une dynamique, interactive entre le locuteur et l'auditeur. Dire d'un texte qu'il est un discours, c'est prendre en compte le contexte, la situation à laquelle elle doit son existence.

Outre ceux qui pensent que la lettre est un patchwork de lettre, d'autres pensent que la lettre est ordonnée autour de la communion (koinonia 1,5 O'Brien), d'une instruction sur la personne du Christ (Motyer), d'un encouragement à faire des progrès dans la sainteté (Silva), d'un encouragement dans la souffrance (Bloomquist), d'un échange de nouvelles (Alexander) ou pour réaffirmer l'amitié (philia, philos, absents de la lettre; Stowers; Withe).

Paul était familier des conventions des modèles épistolaires hellénistiques et de la rhétorique. Cependant, les lettres de Paul ne suivent pas simplement les conventions rhétoriques.

Watson propose :	Bloomquist propose :
1,3-26 exorde	1,3-11 exorde
1,27-30 narratio	1,12-14 narratio
	1,15-18a partitio
	1,18b-4,7 argumentation
2,1-3,21 probatio	
4,1-20 péroration	
	4,8-20 péroration

Ces divergences montrent qu'on ne peut appliquer des schémas de l'extérieur mais qu'il faut voir l'intentionnalité interne du texte.

Philippiens : une lettre délibérative recommandant l'unité de l'Eglise au nom de l'évangile

I. Ouverture de la lettre, adresse, remerciements 1,1-2

II. Le corps de la lettre (la nécessité de l'unité de l'Eglise au nom de l'évangile 1,3-4,20)

A. Ouverture (remerciement et prières pour tous 1,3-11)

1. Remerciement aux Philippiens pour leur coopération dans l'annonce de l'évangile 1,3-8
2. Prière pour l'accroissement de l'amour chez les Philippiens 1,9-11

B. Le corps proprement dit : argument pour l'unité de l'Eglise 1,12-4,9

1. Tête du corps : premier développement de l'argument (exhortation à l'unité à cause de l'évangile 1,12-2,30)
 - a. Nouvelles sur l'emprisonnement de Paul (la priorité de l'évangile en toute chose) 1,12-26

- 1/ les conséquences de l'emprisonnement de Paul pour l'évangile 1,12-14
- 2/ les motivations pour ceux qui prêchent l'évangile à Rome 1,15-18a
- 3/ les conséquences de l'emprisonnement de Paul pour les relations avec les Philippiens 1,18b-26

b. Instructions pour l'Eglise (plaidoyer pour un témoignage unifié de l'évangile) 1,27-2,18

- 1/ Exhortation à l'unité face à l'opposition du monde 1,27-30
- 2/ Exhortation à l'unité et l'humilité 2,1-11
 - a/ exhortation à l'unité devant les divisions internes 2,1-4
 - b/ exhortation à l'imitation de l'humilité du Christ 2,5-11
- 3/ Exhortation à une vie pleine et irréprochable devant le monde 2,12-18

c. Nouvelles sur les compagnons de Paul (deux hommes à l'imitation du Christ qui vivent pour l'évangile) 2,19-30

- 1/ recommandation de Timothée 2,19-24
- 2/ recommandation d'Epaphrodite 2,25-30

2. Partie inférieure du corps : deuxième développement de l'argument (mise en garde contre l'orgueil dans les succès humains) 3,1-4,9

- a/ nouvelle exhortation à se réjouir dans le Seigneur 3,1
- b/ mise en garde contre l'ambition personnelle 3,2-4a
- c/ évaluation contrastée du passé et du présent de Paul 3,4b-11
- d/ mise en garde contre la perfection présente 3,12-16
- e/ évaluation contrastée des vrais et faux enseignants 3,17-21
- f/ Résumé des exhortations 4,1-9

- 1/ exhortation renouvelée sur la constance 4,1
- 2/ exhortation renouvelée sur l'unité à cause de l'évangile 4,2-3
- 3/ exhortation renouvelée à la joie et l'harmonie au sein des difficultés 4,4-7
- 4/ exhortation renouvelée au modèle divin de pensée et d'action 4,8-9

C. Fin du corps de la lettre (reprise de l'expression de gratitude à l'égard de la collaboration des Philippiens dans l'annonce de l'évangile) 4,10-20

- 1/ reconnaissance pour le don récent des Philippiens 4,10-14
- 2/ reconnaissance pour les dons antérieurs 4,15-20

III. Clôture de la lettre : salutations (remerciements à tous) 4,21-23

Paul réagit à la situation des Philippiens dans une argumentation en deux parties 1,12-2,30 et 3,1-4,9 pour prouver la nécessité de l'unité et la raison pour laquelle elle doit être exemplaire dans l'Eglise. Paul utilise l'opposition entre la persuasion et la dissuasion, une stratégie caractéristique de la rhétorique délibérative. 1,12-2,30 traite, quasi chiasmiquement, la thématique de 1,27-2,18, le cœur de l'épître. L'unité au nom de l'évangile est la seule (monon) chose qui compte pour Paul (1,27). Paul essaie de persuader que c'est la bonne direction pour le futur parce que c'est le plus avantageux. L'unité est fondée dans l'état d'esprit du Christ (2,5-11). Bien que parlant de la personne du Christ, dans le mouvement de l'argumentation, ce passage incite à l'harmonie, à éviter les divisions, à respecter les droits des autres (2,1-4). Evodie et Syntyche ne peuvent continuer à se quereller (4,2-3) en raison de celui qui a renoncé à ses droits et privilèges pour le salut des autres. L'épître incite les Philippiens à laisser de côté leurs différents pour vivre selon l'évangile. Elle ne doit pas être lue comme un traité théologique sur la personne du Christ, une apologie de la souffrance, une exhortation à la maturité, mais en tenant compte du propos rhétorique. Elle n'est pas une accumulation de d'éléments disparates, mais Paul l'écrit car il suspecte l'existence de factions dans la communauté. Paul présente un argument, clef de voûte, exerçant une fonction d'autorité pour conquérir l'adhésion des lecteurs à agir en accord avec ses instructions et ses appels. N'oublions pas que dans l'Antiquité, on lisait les textes à haute-voix en entier ou en grande partie. Ce qui commande le plan de l'épître, ce n'est pas un schéma rhétorique, mais un but théologique et pastoral. Paul utilise la rhétorique pour mieux faire comprendre l'évangile à ses lecteurs et non pour montrer son savoir-faire de rhéteur. Toutefois, on peut reconnaître une lettre avec un cœur délibératif :

1,1-2 Lettre Prescript
1,3-11 Exorde
1,12-26 Narratio
1,27-3,21 Argumentatio
 1,27-30 Propositio
 2,1-30 Probatio
 3,1-21 Refutatio

4,1-9 Peroratio
4,10-20 Narratio
4,21-23 Lettre Postscript

L'exorde est une introduction (métacommunication) 1,3-8 action de grâce, 1,9-11 prières. Elle vise à capter la sympathie et à présenter les thèmes principaux de l'épître. Suit la narration 1,12-26 de l'emprisonnement de Paul et de ses conséquences pour l'évangile et les Philippiens; il s'agit de montrer la crédibilité (ethos) de Paul en montrant quel type d'apôtre il est en prison; Paul, avant de commencer son argumentation, rappelle ses rapports affectifs et émotionnels avec les Philippiens. Cela rend l'appel de 2,2 plus fort encore. Sa joie dépend de leur unité. Puis suit la proposition 1,27-30 avec le premier impératif de la lettre (politeuesthe), expliqué par « stekete en eni pneumatî », élément qui est distingué en deux catégories (partitio) 1/ « luttant ensemble pour la foi » (mia psuchè sunathloutes) visant les divisions internes et 2/ « n'étant effrayé en rien par les opposants » (mè pturomenoi en mèdeni upo ton antikeimenon), pointant sur le dépassement des oppositions avec tout le monde. Paul ensuite fait la preuve de sa thèse - souvent en termes parénétique - (probatio) : l'unité commence par l'humilité (2,1-4) et montre trois exemples (paradeigmata) dans la personne du Christ lui-même 2,5-11, de Timothée 2,19-24 et Epaphrodite 2,25-30 pour appuyer sa thèse par des exempla. Puis il introduit une sous-thèse 3,1-21 : l'humilité inclut un état d'esprit propre (un esprit d'éternité), attentif à réfuter ceux qui proposent son anti-thèse 3,19. Suivant la réfutatio, largement fondée sur l'exemple de Paul, il continue avec une peroratio en forme d'exhortation qui récapitule le thème principal de la lettre - la coopération au service de l'évangile -, d'abord Evodie et Syntyche 4,2-3, puis toute la communauté 4,4-9. Complétant la symétrie quasi-chiasmique de la lettre (cf. l'exorde), Paul reprend une exposition narrative 4,10-20 (ce qui n'est pas conforme au schéma de la rhétorique délibérative, peut-être à cause du caractère autobiographique de la lettre; mais cela n'est pas une raison suffisante pour considérer cette partie comme un morceau indépendant); le rappel des circonstances et la réception des dons doivent être l'occasion de la lettre. Paul enfin donne ses salutations d'usage 4,21-23. L'épître est du genre délibérative (genos sumbouleutikon).

Jean-Noël Aletti

La préoccupation de toute exégèse est ce que l'auteur a « voulu dire » à travers le sens littéral vers des sens pour l'existence du croyant. Par-delà les règles d'interprétation propre au temps de l'auteur, il s'agit de chercher la visée, les intuitions de sens que l'auteur a voulu transmettre.

Il ne suffit pas de repérer les structures littéraires. Encore faut-il en déterminer la fonction littéraire. Les parallèles et autres chiasmes ne suffisent pas à comprendre l'avancée du discours.

A partir du vocabulaire, on peut parvenir à un travail de segmentation en unité sémantique minimales (Rm 9,6-9; 10-13; 14-18, etc.). Ce serait ne pas tenir compte de modèle littéraires englobants (rhétorique hellénistique, épistolaire, narratif, testamentaire, midrashique, oraculaire, etc.). Il faut tenir compte des « propositions » qui enclenchent et régissent la succession des argumentations. Il faut donc connaître les macro-modèles pour entrer dans la structure des textes et entrer dans leur intelligence. La difficulté est que chez Paul, une même unité est souvent un composé de plusieurs structure (Rm 9,6-19 organisation lexicale concentrique ABA'; arrangement midrashique; justification d'une thèse, d'une propositio). Il s'agit également de ne pas donner le même poids et la même fonction à tous les énoncés des épîtres. Pour Goethe, la forme, c'est le fond.

Les épîtres obéissent à des modèles rhétoriques. En particulier la rhétorique grecque, car Paul argumente en défendant une, voire plusieurs thèses. Il s'agit donc de repérer les unités logiques et déterminer les lois de leur succession. Il obéit aussi au genre épistolaire.

Les articulations de l'argumentation rhétorique

Exordium

Transitus

Confirmatio

 probatio

 refutatio

 digressio (exemplum)

peroratio

Le danger est de faire coïncider des modèles préexistant avec le texte des épîtres (exorde, exposé des faits (narratio), une série de preuves (probatio) et péroration). Il s'agit de déterminer les unités argumentatives ou logiques, regarder comment elles s'enchaînent et s'articulent. Cette analyse est plus fine que la simple détermination du genre rhétorique (juridique, judiciaire, épictétique). Il faut se méfier des titres des Bibles et chercher les thèses (propositio) qui peuvent se doubler de thèses secondaires. L'argumentation paulinienne se précise et se développe par étapes. (cf. Rm 9,6a la parole de Dieu n'a pas failli; 11,1a qui régit les v.1-32).

Déterminer les « propositions » ne peuvent se faire, ni par le contenu (des affirmations théologiquement denses ne sont pas des propositions cf. Rm 2,11; 2,28-29; 3,9b.19-20.29a), ni par la forme (interrogative, négative, affirmative), ni par la longueur même si elles sont en général très courtes (2 versets) cf. Rm 1,18; 3,21-22; 6,1-2a.15; 7,7; 9,6a etc.). Ce qui distingue une proposition des autres thèses importantes de l'apôtre, c'est qu'elle engendre un développement qui a pour fonction de l'expliquer, de la clarifier et de la justifier. Elle n'annonce pas seulement une thématique, ni une thèse ou une idée chère à l'écrivain, elle engendre une argumentation, laquelle forme une micro- ou une macro-unité littéraire (cf. Rm 1,16s).

Paul reprend la dispositio de la rhétorique grecque, mais avec souplesse : propositio Rm 1,18; narratio 1,19-32; probatio 2,1-3,18; peroratio 3,19-20. La propositio paulinienne est générique (laissant la place au suspense et à la progressive manifestation de la réponse), néanmoins précise pour que le lecteur saisisse la thématique annoncée. Définir les diverses propositions permet de saisir le tracé de l'argumentation paulinienne, de déterminer le périmètre des diverses unités rhétoriques et ainsi comprendre l'argumentation dans sa finalité et sa dynamique.

Pour certains, Rm 1,16-17 est une partitio qui indiquerait les thèmes et les grands titres des chapitres suivants. Mais on a en 1,16s une propositio générale qui fait que les premiers chapitres de l'épître sont de nature avant tout argumentative. La logique et les articulations rhétoriques commandent aux changements d'acteurs, de situation, de vocabulaire. Même si les mots clefs de la proposition sont repris (puissance de Dieu, salut, justice de Dieu, foi, croyant) cela ne veut pas

dire qu'il s'agit d'une *partitio*. Par exemple, une *probatio* se doit de reprendre pour les justifier les affirmations de la *propositio*. C'est en déterminant les propositions secondaires de proche en proche qu'apparaîtra fondée la proposition principale (Rm 1,16-17: proposition secondaire Rm 1,18 et 3,21-22). Ce qui importe c'est le nombre et la hiérarchisation des indices.

La construction de l'argumentation « des effets aux causes » doit être nuancée. Paul s'intéresse plus à la justification dans ses modalités et au fait que l'acteur principal est Dieu, en sa colère et sa justice.

Rm 5,20-21 est une nouvelle proposition. Rm 5,1-20 inaugure un nouveau développement. En Rm 1-4, il s'agit de la justice de Dieu. En Rm 5,21 et 6,13 il parle de celle qui se manifeste par l'agir du croyant. Rm 5,20-21 est l'ébauche des développements subséquents 6,1s.12-13.22; 7,7s. Ces versets préparent Rm 6-8 où les différentes composantes de l'être-justifié seront énoncés à partir du Christ comme être-vers, être-en, être-avec. La christologie de Paul ne renvoie pas seulement aux événements passés de la vie-mort de Jésus, où se manifeste l'extrême d'un amour, elle envahit le présent du croyant, elle le définit même comme être-avec le Christ, etc. Paul suit la rhétorique grecque exorde 5,1-11; les faits décisifs et leurs conséquences (*narratio*) 5,12-21; *propositio* 5,20-21 (propositions secondaires : 6,1.15; 7,7; 8,1-2); preuves 6,1-8,30; péroraison 8,31-39 (qui reprend 5,1-11). Cependant Rm 1-11 ne suit pas la *dispositio*-type.

Les chiasmes

Ils peuvent être construits au niveau du vocabulaire, mais aussi au niveau des relations. De quelle structure conceptuelle, le chiasme est-il le symptôme ?

Le verset annonce-t-il un thème pour les versets suivants ?

Paul a assimilé la rhétorique biblique et la rhétorique hellénistique. La *dispositio* Paul combine les parallélismes et le cadre conceptuel de la rhétorique argumentative. Les deux éléments essentiels de toute argumentation dit Aristote sont la *propositio* et la *probatio*. Il y a plusieurs *propositio* par lettre.

Les étapes de l'analyse rhétorique (G. A. Kennedy)

La rhétorique est l'art de la persuasion. G. A. Kennedy pense que si les auteurs bibliques n'ont pas étudié formellement la rhétorique, ils essaient de persuader leurs auditeurs avec lesquels ils partagent les mêmes précompréhensions de base sur le discours approprié. Il propose six étapes :

1. Déterminer l'unité rhétorique, délimiter le texte.
2. Définir la situation rhétorique. La nécessité (« exigence ») du texte doit être connue. Quelle situation critique impliquant des personnes, des circonstances, des relations, nécessite une réponse ?
3. Identifier la problématique rhétorique qui surplombe le tout, à laquelle le discours est destiné. Il y a deux manières de la déterminer. Soit en cherchant à déterminer l'état de la question, soit en spécifiant le type de jugement que l'on sollicite de la part de l'auditeur : un jugement de type judiciaire (2 Co sur le ministère de Paul) fondé sur la vérité et la justice; un jugement délibératif (cf. Mt 5-7 sermon sur la montagne), une évaluation des actions convenables et bénéfiques pour le futur; un jugement épideictique qui propose ou magnifie par un exemple des valeurs et des croyances pour le présent (Jn 13-17).
4. Analyser l'articulation des parties dans l'unité du discours. Le judiciaire propose un plan conventionnel complet : introduction (proème), narration sur la base d'information, proposition, preuves, réfutation de points de vue différents et conclusion (épilogue). Cette structure est plus simple pour le délibératif et l'épideictique.
5. Analyser chaque partie : son invention et son style. L'invention se réfère à la force des arguments fondés sur des preuves : ethos, le pouvoir de persuasion de l'orateur (cf. Mc 1,22); pathos, les réponses émotionnelles générées chez les auditeurs (cf. Ac 2,37); logos, les arguments logiques trouvés dans le discours (cf. He 1,1-2,14). Le style dépend des mots choisis et la composition du texte en figures de langages et figures de pensée.
6. Mesurer l'effet rhétorique du passage. Cela dépend des cinq étapes précédentes.

Georges A. Kennedy, *New Testament Interpretation through Rhetorical Criticism*, University of North Carolina Press 1984.

Structure de l'épître aux Philippiens

Philippe Rolland, La structure littéraire et l'unité de l'épître aux Philippiens, Revue des Sciences Religieuses 64 (1990) 213-216.

Préambule 1,1-11

1.1 Paul et Timothée, serviteurs de Jésus Christ, à **tous les saints en Jésus Christ** qui sont à Philippes, avec leurs évêques et leurs diacres: 2 à vous **grâce** et paix **de la part** de Dieu notre Père et **du Seigneur Jésus Christ**.

3 Je rends grâce à mon Dieu chaque fois que j'évoque votre souvenir: 4 toujours, en chaque prière pour vous tous, c'est avec joie que je prie, 5 à cause **de la part** (koinônia) que vous prenez avec nous **à l'Évangile** depuis le premier jour jusqu'à maintenant. 6 Telle est ma conviction: Celui qui a **commencé** (enexamenos) en vous une oeuvre excellente en poursuivra l'achèvement jusqu'au jour de Jésus Christ. 7 Il est bien juste pour moi d'être ainsi disposé envers vous tous, puisque je vous porte dans mon coeur, vous qui, dans ma captivité comme dans la défense et l'affermissement de l'Évangile, **prenez tous part** (sugkoinônous) à la grâce qui m'est faite. 8 Oui, Dieu m'est témoin que je vous chéris tous dans la tendresse de Jésus Christ. 9 Et voici ma prière: que votre amour abonde encore et, de plus en plus, en clairvoyance et pleine intelligence, 10 pour discerner ce qui convient le mieux. Ainsi serez-vous purs et irréprochables pour le jour du Christ, 11 **comblés** (peplêromenous) du **fruit** (karpon) de justice qui nous vient par Jésus Christ, à la **gloire** (doxan) et à la louange de Dieu.

Epilogue 4,10-23

10 Je me suis beaucoup réjoui dans le Seigneur de ce que votre intérêt pour moi ait enfin pu refluer: oui, l'intérêt vous l'aviez, mais l'occasion vous manquait. 11 Ce n'est pas le besoin qui me fait parler, car j'ai appris en toute situation à me suffire. 12 Je sais vivre dans la gêne, je sais vivre dans l'abondance. J'ai appris, en toute circonstance et de toutes les manières, à être rassasié comme à avoir faim, à vivre dans l'abondance comme dans le besoin. 13 Je peux tout en Celui qui me rend fort. 14 Pourtant, vous avez bien fait de **prendre votre part** (sukoinônêsantes) de ma détresse. 15 Vous le savez, vous, Philippiens, dans **les débuts** (en archêi) de **l'Évangile**, quand j'ai quitté la Macédoine, aucune Église ne **m'a fait une part** (ekoinônêsen) dans un compte de doit et avoir, si ce n'est vous seuls, 16 vous qui, à Thessalonique déjà, à plus d'une reprise, m'avez envoyé ce dont j'avais besoin. 17 Ce n'est pas que je sois à la recherche de cadeaux; ce que je recherche, c'est le **fruit** (karpon) qui s'accroît à votre actif. 18 J'ai d'ailleurs en mains tout ce qu'il faut, et même au-delà. Je suis comblé, maintenant que j'ai reçu ce qu'Epaphrodite m'a remis de votre part, parfum de bonne odeur, sacrifice agréé et qui plaît à Dieu. 19 Et mon Dieu **comblera** (plêrosei) tous vos besoins, suivant sa richesse, **magnifiquement**, (en doxe) en Jésus Christ. 20 A Dieu notre Père soit la gloire pour les siècles des siècles. Amen.

21 Saluez chacun **des saints en Jésus Christ**. Les frères qui sont avec moi vous saluent. 22 Tous les saints vous saluent, surtout ceux de la maison de César.

23 Que la **grâce du Seigneur Jésus Christ** soit avec votre esprit.

Les deux textes font allusion aux débuts de l'évangélisation de Philippes, à la communion, au travail de Paul, aux fruits qu'ils peuvent en attendre.

Proposition de plan

Préambule 1,1-11

Adresse 1,1-2

Action de grâces et prière 1,3-11

1. Première série d'avis 1,12-2,18

1.1 Paul entre la mort et la vie, face aux intrigues de ses adversaires (1,12-26)

Paul donne des renseignements sur sa propre personne, ses sentiments et sur les adversaires.

1.2 Le combat chrétien des Philippiens qui doivent se conformer aux sentiments du Christ 1,27-2,18

Paul exhorte les Philippiens à vivre d'une manière digne l'évangile, même en son absence (analogie v. 1,27/2,12)

Intermède 2,29-30 : annonce de l'arrivée de deux collaborateurs

1. Mission de Timothée 2,19-24

2. Renvoi d'Epaphrodite 2,25-30

2. Reprise des mêmes avis 3,1-4,9 (cf. v.1 répétition; cf. 4.4)

2.1 Paul saisi par le Christ, face aux prétentions de ses adversaires 3,1-16 (cf. 1.1)

Paul donne des renseignements sur sa propre personne, ses sentiments et sur les adversaires.

2.2 La sanctification des Philippiens qui seront conformés à la gloire du Christ 3,17-4,9 (cf. 1.2)

Paul exhorte les Philippiens à se faire ses imitateurs dans leur propre conduite. (inclusion 3,17/4,9)

Epilogue 4,10-23

1. Remerciement pour les secours envoyés par Epaphrodite 4,10-20

2. Salutations et souhait final 4,21-23

Épître aux Philippiens

1.1 Paul et Timothée, serviteurs de Jésus Christ, à tous les saints en Jésus Christ qui sont à Philippi, avec leurs évêques et leurs diacres: 2 à vous grâce et paix de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus Christ.

3 Je rends grâce à mon Dieu chaque fois que j'évoque votre souvenir: 4 toujours, en chaque prière pour vous tous, c'est avec joie que je prie, 5 à cause de la part que vous prenez avec nous à l'Évangile depuis le premier jour jusqu'à maintenant. 6 Telle est ma conviction: Celui qui a commencé en vous une œuvre excellente en poursuivra l'achèvement jusqu'au jour de Jésus Christ. 7 Il est bien juste pour moi d'être ainsi disposé envers vous tous, puisque je vous porte dans mon cœur, vous qui, dans ma captivité comme dans la défense et l'affermissement de l'Évangile, prenez tous part à la grâce qui m'est faite. 8 Oui, Dieu m'est témoin que je vous chéris tous dans la tendresse de Jésus Christ. 9 Et voici ma prière: que votre amour abonde encore et, de plus en plus, en clairvoyance et pleine intelligence, 10 pour discerner ce qui convient le mieux. Ainsi serez-vous purs et irréprochables pour le jour du Christ, 11 comblés du fruit de justice qui nous vient par Jésus Christ, à la gloire et à la louange de Dieu.

12 Je veux que vous le sachiez, frères: ce qui m'est arrivé a plutôt contribué au progrès de l'Évangile. 13 Dans tout le prétoire, en effet, et partout ailleurs, il est maintenant bien connu que je suis en captivité pour Christ, 14 et la plupart des frères, encouragés dans le Seigneur par ma captivité, redoublent d'audace pour annoncer sans peur la Parole. 15 Certains, il est vrai, le font par envie et par rivalité, mais d'autres proclament le Christ dans une intention bonne. 16 Ceux-ci agissent par amour. Ils savent que je suis ici pour la défense de l'Évangile. 17 Ceux-là, c'est par esprit de rivalité qu'ils annoncent le Christ. Leurs motifs ne sont pas purs; ils pensent rendre ma captivité encore plus pénible. 18 Mais qu'importe? Il reste que de toute manière, avec des arrière-pensées ou dans la vérité, Christ est annoncé. Et je m'en réjouis; et même je continuerai à m'en réjouir. 19 Car je sais que cela aboutira à mon salut grâce à votre prière et à l'assistance de l'Esprit de Jésus Christ; 20 suivant ma vive attente et mon espérance, je n'aurai pas à rougir de honte, mais mon assurance restant totale, maintenant comme toujours, Christ sera exalté dans mon corps, soit par ma vie soit par ma mort. 21 Car pour moi, vivre c'est Christ, et mourir m'est un gain. 22 Mais si vivre ici-bas doit me permettre un travail fécond, je ne sais que choisir. 23 Je suis pris dans ce dilemme: j'ai le désir de m'en aller et d'être avec Christ, et c'est de beaucoup préférable, 24 mais demeurer ici-bas est plus nécessaire à cause de vous. 25 Aussi, je suis convaincu, je sais que je resterai, que je demeurerai près de vous tous, pour votre progrès et la joie de votre foi, 26 afin que grandisse grâce à moi, par mon retour auprès de vous, la gloire que vous avez en Jésus Christ. 27 Seulement, menez une vie digne de l'Évangile du Christ, afin que, si je viens vous voir, ou si, absent, j'entends parler de vous,

j'apprenne que vous tenez ferme dans un même esprit, luttant ensemble d'un même cœur selon la foi de l'Évangile, 28 sans vous laisser intimider en rien par les adversaires, ce qui est pour eux le signe manifeste de leur ruine et de votre salut: et cela vient de Dieu. 29 Car il vous a fait la grâce, à l'égard de Christ, non seulement de croire en lui mais encore de souffrir pour lui, 30 en livrant le même combat que vous m'avez vu mener et que, vous le savez, je mène encore. 2.1 S'il y a donc un appel en Christ, un encouragement dans l'amour, une communion dans l'Esprit, un élan d'affection et de compassion, 2 alors comblez ma joie en vivant en plein accord. Ayez un même amour, un même cœur; recherchez l'unité; 3 ne faites rien par rivalité, rien par gloriole, mais, avec humilité, considérez les autres comme supérieurs à vous. 4 Que chacun ne regarde pas à soi seulement, mais aussi aux autres. 5 Comportez-vous ainsi entre vous, comme on le fait en Jésus Christ:

6 lui qui est de condition divine n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu.

7 Mais il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes, et, reconnu à son aspect comme un homme, 8 il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une croix.

9 C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé et lui a conféré le Nom

qui est au-dessus de tout nom,

10 afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, dans les cieux, sur la terre et sous la terre,

11 et que toute langue confesse que le Seigneur, c'est Jésus Christ, à la gloire de Dieu le Père.

12 Ainsi, mes bien-aimés, vous qui avez toujours été obéissants, soyez-le non seulement en ma présence, mais bien plus maintenant, en mon absence; avec crainte et tremblement mettez en œuvre votre salut, 13 car c'est Dieu qui fait en vous et le vouloir et le faire selon son dessein bienveillant. 14 Agissez en tout sans murmures ni réticences, 15 afin d'être sans reproche et sans compromission, enfants de Dieu sans tache au milieu d'une génération dévoyée et pervertie, où vous apparaissez comme des sources de lumière dans le monde, 16 vous qui portez la parole de vie: c'est ma gloire pour le jour de Christ, puisque je n'aurai pas couru pour rien ni peiné pour rien. 17 Et même si mon sang doit être versé en libation dans le sacrifice et le service de votre foi, j'en suis joyeux et m'en réjouis avec vous tous; 18 de même, vous aussi, soyez joyeux et réjouissez-vous avec moi.

19 J'espère, dans le Seigneur Jésus, vous envoyer bientôt Timothée, pour être réconforté moi aussi par les nouvelles que j'aurai de vous. 20 Je n'ai personne d'autre qui partage mes sentiments, qui prenne réellement souci de ce qui vous concerne: 21 tous ont en vue leurs intérêts personnels, non ceux de Jésus Christ. 22 Mais lui, vous savez qu'il a fait ses preuves: comme un fils auprès de son père, il s'est mis avec

moi au service de l'Évangile. 23 C'est donc lui que j'espère vous envoyer dès que j'aurai vu clair sur mon sort. 24 J'ai d'ailleurs la conviction dans le Seigneur que moi aussi je viendrai bientôt. 25 Cependant j'ai cru nécessaire de vous envoyer Epaphrodite, mon frère, mon compagnon de travail et de combat, envoyé par vous pour se mettre à mon service alors que j'étais dans le besoin, 26 car il avait un grand désir de vous revoir tous et se tourmentait parce que vous aviez appris sa maladie. 27 De fait, il a été malade, bien près de la mort; mais Dieu a eu pitié de lui, et pas seulement de lui, mais encore de moi, pour que je n'aie pas tristesse sur tristesse. 28 Je m'empresse donc de vous le renvoyer, afin qu'en le voyant vous vous réjouissiez encore et que moi je sois moins triste. 29 Réservez-lui donc dans le Seigneur un accueil vraiment joyeux, et ayez de l'estime pour des hommes tels que lui, 30 puisque pour l'œuvre de Christ il a failli mourir; il a risqué sa vie, afin de suppléer à ce que vous ne pouviez faire vous-mêmes pour mon service.

3.1 Au reste, mes frères, réjouissez-vous dans le Seigneur. Il ne m'en coûte pas de vous écrire les mêmes choses, et pour vous c'est un affermissement. 2 Prenez garde aux chiens! prenez garde aux mauvais ouvriers! prenez garde aux faux circoncis! 3 Car les circoncis, c'est nous, qui rendons notre culte par l'Esprit de Dieu, qui plaçons notre gloire en Jésus Christ, qui ne nous confions pas en nous-mêmes. 4 Pourtant, j'ai des raisons d'avoir aussi confiance en moi-même. Si un autre croit pouvoir se confier en lui-même, je le peux davantage, moi, 5 circoncis le 8ème jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu fils d'Hébreux; pour la loi, Pharisien; 6 pour le zèle, persécuteur de l'Église; pour la justice qu'on trouve dans la loi, devenu irréprochable. 7 Or toutes ces choses qui étaient pour moi des gains, je les ai considérées comme une perte à cause du Christ. 8 Mais oui, je considère que tout est perte en regard de ce bien suprême qu'est la connaissance de Jésus Christ mon Seigneur. A cause de lui j'ai tout perdu et je considère tout cela comme ordures afin de gagner Christ, 9 et d'être trouvé en lui, non plus avec une justice à moi, qui vient de la loi, mais avec celle qui vient par la foi au Christ, la justice qui vient de Dieu et s'appuie sur la foi. 10 Il s'agit de le connaître, lui, et la puissance de sa résurrection, et la communion à ses souffrances, de devenir semblable à lui dans sa mort, 11 afin de parvenir, s'il est possible, à la résurrection d'entre les morts. 12 Non que j'aie déjà obtenu tout cela ou que je sois déjà devenu parfait; mais je m'élançais pour tâcher de le saisir, parce que j'ai été saisi moi-même par Jésus Christ. 13 Frères, je n'estime pas l'avoir déjà saisi. Mon seul souci: oubliant le chemin parcouru et tout tendu en avant, 14 je m'élançais vers le but, en vue du prix attaché à l'appel d'en haut que Dieu nous adresse en Jésus Christ. 15 Nous tous, les "parfaits", comportons-nous donc ainsi, et si en quelque point vous vous comportez autrement, là-dessus aussi Dieu vous éclairera. 16 En attendant, au point où nous sommes arrivés, marchons dans la même direction. 17 Tous ensemble imitez-moi, frères, et fixez votre regard sur ceux qui se conduisent suivant l'exemple que vous avez en nous. 18 Beaucoup, en effet, je vous le disais souvent et le redis maintenant en pleurant,

se conduisent en ennemis de la croix du Christ. 19 Leur fin sera la perdition; leur dieu, c'est leur ventre, et leur gloire, ils la mettent dans leur honte, eux qui n'ont à cœur que les choses de la terre. 20 Car notre cité, à nous, est dans les cieux, d'où nous attendons, comme sauveur, le Seigneur Jésus Christ, 21 qui transfigurera notre corps humilié pour le rendre semblable à son corps de gloire, avec la force qui le rend capable aussi de tout soumettre à son pouvoir. 4.1 Ainsi donc, frères bien-aimés que je désire tant revoir, vous, ma joie et ma couronne, tenez ferme de cette façon dans le Seigneur, mes bien-aimés. 2 J'exhorte Evodie et j'exhorte Syntyche à vivre en plein accord dans le Seigneur. 3 Et toi, Compagnon véritable, je te le demande, viens-leur en aide, car elles ont lutté avec moi pour l'Évangile, en même temps que Clément et tous mes autres collaborateurs, dont les noms figurent au livre de vie. 4 Réjouissez-vous dans le Seigneur en tout temps; je le répète, réjouissez-vous. 5 Que votre bonté soit reconnue par tous les hommes. Le Seigneur est proche. 6 Ne soyez inquiets de rien, mais, en toute occasion, par la prière et la supplication accompagnées d'action de grâce, faites connaître vos demandes à Dieu. 7 Et la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées en Jésus Christ. 8 Au reste, frères, tout ce qu'il y a de vrai, tout ce qui est noble, juste, pur, digne d'être aimé, d'être honoré, ce qui s'appelle vertu, ce qui mérite l'éloge, tout cela, portez-le à votre actif. 9 Ce que vous avez appris, reçu, entendu de moi, observé en moi, tout cela, mettez-le en pratique. Et le Dieu de la paix sera avec vous.

10 Je me suis beaucoup réjoui dans le Seigneur de ce que votre intérêt pour moi ait enfin pu reflourir: oui, l'intérêt vous l'aviez, mais l'occasion vous manquait. 11 Ce n'est pas le besoin qui me fait parler, car j'ai appris en toute situation à me suffire. 12 Je sais vivre dans la gêne, je sais vivre dans l'abondance. J'ai appris, en toute circonstance et de toutes les manières, à être rassasié comme à avoir faim, à vivre dans l'abondance comme dans le besoin. 13 Je peux tout en Celui qui me rend fort. 14 Pourtant, vous avez bien fait de prendre votre part de ma détresse. 15 Vous le savez, vous, Philippiens, dans les débuts de l'Évangile, quand j'ai quitté la Macédoine, aucune Église ne m'a fait une part dans un compte de doit et avoir, si ce n'est vous seuls, 16 vous qui, à Thessalonique déjà, à plus d'une reprise, m'avez envoyé ce dont j'avais besoin. 17 Ce n'est pas que je sois à la recherche de cadeaux; ce que je recherche, c'est le fruit qui s'accroît à votre actif. 18 J'ai d'ailleurs en mains tout ce qu'il faut, et même au-delà. Je suis comblé, maintenant que j'ai reçu ce qu'Epaphrodite m'a remis de votre part, parfum de bonne odeur, sacrifice agréé et qui plaît à Dieu. 19 Et mon Dieu comblera tous vos besoins, suivant sa richesse, magnifiquement, en Jésus Christ. 20 A Dieu notre Père soit la gloire pour les siècles des siècles. Amen.

21 Saluez chacun des saints en Jésus Christ. Les frères qui sont avec moi vous saluent. 22 Tous les saints vous saluent, surtout ceux de la maison de César. 23 Que la grâce du Seigneur Jésus Christ soit avec votre esprit.

Epître aux Philippiens : notes

1.1 Paul et Timothée, serviteurs de Jésus Christ,
à tous les saints en Jésus Christ qui sont à Philippi, avec leurs évêques et leurs diacres:
2 à vous grâce et paix de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus Christ.

- A 3 Je rends grâce à mon Dieu
chaque fois que j'évoque votre souvenir:
B 4 toujours, en chaque prière pour vous tous,
c'est avec joie que je prie,
5 à cause de la part que vous prenez avec nous à l'Evangile depuis le premier jour
jusqu'à maintenant.
C 6 Telle est ma conviction: Celui qui a commencé en vous une œuvre excellente en
poursuivra l'achèvement jusqu'au jour de Jésus Christ.
B' 7 Il est bien juste pour moi d'être ainsi disposé envers vous tous, puisque je vous porte
dans mon cœur, vous qui, dans ma captivité comme dans la défense et
l'affermissement de l'Evangile, prenez tous part à la grâce qui m'est faite.
A' 8 Oui, Dieu m'est témoin que je vous chéris tous dans la tendresse de Jésus Christ.
9 Et voici ma prière:
que votre amour abonde encore et, de plus en plus,
en clairvoyance et pleine intelligence,
10 pour discerner ce qui convient le mieux.
Ainsi serez-vous purs et irréprochables pour le jour du Christ,
11 comblés du fruit de justice
qui nous vient par Jésus Christ,
à la gloire et à la louange de Dieu.

Dans les sept éléments de la prière de Paul, les éléments 1,2,3,5 exprime le quoi, les 4 et 6 le pourquoi.

12 Je veux que vous le sachiez, frères: ce qui m'est arrivé a plutôt contribué au progrès de l'Evangile.

13 Dans tout le prétoire, en effet, et partout ailleurs, il est maintenant bien connu que je suis en captivité pour Christ, 14 et la plupart des frères, encouragés dans le Seigneur par ma captivité, redoublent d'audace pour annoncer sans peur la Parole.

- a 15 Certains, il est vrai, le font par envie et par rivalité,
b mais d'autres proclament le Christ dans une intention bonne.
b' 16 Ceux-ci agissent par amour.
Ils savent que je suis ici pour la défense de l'Evangile.
a' 17 Ceux-là, c'est par esprit de rivalité qu'ils annoncent le Christ.
Leurs motifs ne sont pas purs; ils pensent rendre ma captivité encore plus pénible.

Parallèles alternés : 15 tines men kai dia eris

tines de kai dia kèryssousi

16 hoi men ex agapès

17 hoi de ex ertheias kataggellousi

La seconde partie du chiasme reprend la première en développant les motivations, sans qu'il y ait progression de la pensée. Dans l'argumentation du v.12-26, le chiasme n'apporte rien au plan conceptuel. Il s'agit d'un symptôme culturel.

18 Mais qu'importe? Il reste que de toute manière, avec des arrière-pensées ou dans la vérité, Christ est annoncé.

Et je m'en réjouis; et même je continuerai à m'en réjouir.

19 Car je sais que cela aboutira à mon salut
grâce à votre prière et à l'assistance de l'Esprit de Jésus Christ;

20 suivant ma vive attente et mon espérance,
je n'aurai pas à rougir de honte,

mais mon assurance restant totale, maintenant comme toujours, Christ sera exalté dans mon corps, soit par ma vie soit **par ma mort**.

21 Car pour moi, vivre c'est Christ, et mourir m'est un **gain**. (kerdos r) 22 Mais si vivre **ici-bas** (en sarki) doit me permettre un travail fécond, je ne sais que choisir.

23 Je suis pris dans ce dilemme:

j'ai le désir de m'en aller et d'être avec Christ, et c'est de beaucoup préférable,

24 mais demeurer ici-bas est plus nécessaire à cause de vous.

25 Aussi, je suis **convaincu**, (pepoithôs) je sais que je resterai, que je demeurerai près de vous tous, pour votre progrès et la joie de votre foi, 26 afin que grandisse grâce à moi, par mon retour auprès de vous, **la gloire** (to kauchêma humôn) que vous avez **en Jésus Christ**.

A 27 Seulement, **menez une vie** (politeuesthe r) digne de l'Évangile du Christ, afin que, si je viens vous voir, ou si, absent, j'entends parler de vous, j'apprenne que vous **tenez ferme** (stêkete) dans un même esprit, **luttant ensemble** (sunathlountes hr) d'un même cœur selon la foi de l'Évangile, 28 sans vous laisser intimider en rien par les adversaires,

ce qui est pour eux le signe manifeste de leur ruine et de votre salut: et cela vient de Dieu.

29 Car il vous a fait la grâce, à l'égard de Christ,

non seulement de croire en lui mais encore de souffrir pour lui,

30 en livrant le même combat que vous m'avez vu mener et que, vous le savez, je mène encore.

(B) 2.1 S'il y a donc un **appel** (paraklêsis) en Christ, un encouragement dans l'amour, une communion dans l'Esprit, un élan d'affection et de compassion, 2 alors comblez ma joie en **vivant en plein accord**. (to auto phronête)

Ayez un même amour, un même cœur; recherchez l'unité; 3 ne faites rien par rivalité, rien par gloriole,

mais, avec humilité, considérez les autres comme supérieurs à vous.

4 Que chacun ne **regarde** (skopountes) pas à soi seulement, mais aussi aux autres.

(C) 5 Comportez-vous ainsi entre vous, comme on le fait en Jésus Christ:

B A 6 lui qui est de **condition** (morphèi r) divine n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu.

7 Mais il s'est dépouillé, prenant la condition (morphè r) de serviteur,

B devenant semblable aux hommes, et, reconnu à son **aspect** (schèmati) comme un homme,

8 il s'est **abaissé** (étapeinôsen), devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une **croix** (staurou).

B' 9 C'est pourquoi Dieu

a l'a souverainement élevé

b et lui a conféré le Nom qui est au-dessus de tout nom,

A' x 10 afin qu'au nom de Jésus

a' y tout genou fléchisse,

z dans les **cieux** (epouraniôn), sur la **terre** (epigeiôn r) et sous la terre,

b' y' 11 et que toute langue confesse que le **Seigneur**,

x' c'est **Jésus Christ** (kurios Iêsous Christos), à la **gloire** (doxan) de Dieu le Père.

Le texte joue sur les oppositions : esclave (doulos) v.6 et Seigneur v.11 à la périphérie et hyper-hypo : abaissé (hypêkoos) et souverainement élevé au centre. L'hyper-exaltation ne s'oppose pas à la première unité (à la préexistence ou à la descente de l'incarnation), mais à la deuxième qui mentionne l'humiliation et l'obéissance de l'homme Jésus. Les versets 9 à 11 décrivent la double réaction de Dieu et des êtres humains correspondant au double abaissement du Christ des v. 6-8. L'identité de Jésus dans la première partie est dans la fluidité de l'histoire en relation avec Dieu et les êtres humains. Dans la deuxième son identité vient de Dieu, elle est un nom donné, alors que celle du créé est désigné par

des synecdoques (tout genou, toute langue). Les parallélismes sont symptômes de variations ou d'insistances sémantiques. Les parallélismes inervent le tissu paulinien à différents niveaux.

A' (B')¹² Ainsi, mes **bien-aimés** (apapètoi), vous qui avez toujours été obéissants, soyez-le non seulement en ma présence, mais bien plus maintenant, en mon absence; avec crainte et tremblement mettez en oeuvre votre **salut** (sôterian), ¹³ car c'est Dieu qui fait en vous et le vouloir et le faire selon son dessein bienveillant.

A' ¹⁴ Agissez en tout sans murmures ni réticences, ¹⁵ afin d'être sans reproche et sans compromission, enfants de Dieu sans tache au milieu d'une génération dévoyée et pervertie, où vous apparaissez comme des sources de lumière dans le monde, ¹⁶ vous qui portez la parole de vie: c'est ma gloire pour le jour de Christ, puisque je n'aurai pas couru pour rien ni peiné pour rien. ¹⁷ Et même si mon sang doit être versé en libation dans le sacrifice et le service de votre foi, j'en suis joyeux et m'en réjouis avec vous tous; ¹⁸ de même, vous aussi, **soyez joyeux** (chairete) et réjouissez-vous avec moi.

¹⁹ J'espère, dans le **Seigneur** (en kuriôï) Jésus, vous envoyer bientôt Timothée, pour être réconforté moi aussi par les nouvelles que j'aurai de vous. ²⁰ Je n'ai personne d'autre qui partage mes sentiments, qui prenne réellement souci de ce qui vous concerne: ²¹ tous ont en vue leurs intérêts personnels, non ceux de Jésus Christ. ²² Mais lui, vous savez qu'il a fait ses preuves: comme un fils auprès de son père, il s'est mis avec moi au service de **l'Evangile** (euaggelion). ²³ C'est donc lui que j'espère vous envoyer dès que j'aurai vu clair sur mon sort. ²⁴ J'ai d'ailleurs la conviction dans le Seigneur que moi aussi je viendrai bientôt.

²⁵ Cependant j'ai cru nécessaire de vous envoyer **Epaphrodite**, mon frère, mon compagnon de travail et de combat, envoyé par vous pour se mettre à mon service alors que j'étais dans le **besoin** (chreias), ²⁶ car il avait un grand désir de vous revoir tous et se tourmentait parce que vous aviez appris sa maladie. ²⁷ De fait, il a été malade, bien près de la mort; mais Dieu a eu pitié de lui, et pas seulement de lui, mais encore de moi, pour que je n'aie pas tristesse sur tristesse.

²⁸ Je m'empresse donc de vous le **renvoyer** (epempsa), afin qu'en le voyant vous vous **réjouissiez** (charète) encore et que moi je sois moins triste. ²⁹ Réservez-lui donc dans le Seigneur un accueil vraiment joyeux, et ayez de l'estime pour des hommes tels que lui, ³⁰ puisque pour l'oeuvre de Christ il a failli mourir; il a risqué sa vie, afin de suppléer à ce que vous ne pouviez faire (husterèma) vous-mêmes pour mon service.

3.1 Au reste, mes frères, réjouissez-vous dans le Seigneur. Il ne m'en coûte pas de vous écrire les mêmes choses, et pour vous c'est un affermissement.

² Prenez garde aux chiens! prenez garde aux mauvais ouvriers! prenez garde aux faux circoncis! ³ Car les circoncis, c'est nous, qui rendons notre culte par l'Esprit de Dieu, qui plaçons notre **gloire en Jésus Christ** (kauchômenoi en Christôi Iêsou), qui ne nous **confions** (pepoithotes) pas **en nous-mêmes** (en sarki). ⁴ Pourtant, j'ai des raisons d'avoir aussi confiance en moi-même.

Si un autre croit pouvoir se confier en lui-même, je le peux davantage, moi, ⁵ circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu fils d'Hébreux; pour la loi, Pharisien; ⁶ pour le zèle, persécuteur de l'Eglise;

pour la justice qu'on trouve dans la loi, devenu irréprochable.

⁷ Or toutes ces choses qui étaient pour moi des **gains** (kerdè r), je les ai considérées comme une perte à cause du Christ.

⁸ Mais oui,

je considère que tout est perte en regard de ce bien suprême qu'est la connaissance de Jésus Christ mon Seigneur.

A cause de lui j'ai tout perdu

et je considère tout cela comme ordures afin de gagner Christ,

⁹ et d'être trouvé en lui,

- I. a non plus avec une justice à moi,
- b qui vient de la loi,
- c mais avec celle qui vient par la foi au Christ,
- II.a la justice
- b qui vient de Dieu
- c et s'appuie sur la foi.

¹⁰ Il s'agit de le connaître, lui,

A et la puissance de **sa résurrection** (tès anastaseôs autou),
 B et la communion à ses souffrances,
 B' de devenir semblable à lui dans **sa mort** (tôi thanatôi autou),
 A' 11 afin de parvenir, s'il est possible, à la résurrection d'entre les morts.

12 Non que j'aie déjà obtenu tout cela ou que je sois déjà devenu parfait; mais je m'élançe pour tâcher de le saisir, parce que j'ai été saisi moi-même par Jésus Christ. 13 Frères, je n'estime pas l'avoir déjà saisi. Mon seul souci: oubliant le chemin parcouru et tout tendu en avant, 14 je m'élançe vers le but, en vue du prix attaché à l'appel d'en haut que Dieu nous adresse en Jésus Christ. 15 Nous tous, les "parfaits", comportons-nous donc ainsi, et si en quelque point vous vous comportez autrement, là-dessus aussi Dieu vous éclairera. 16 En attendant, au point où nous sommes arrivés, marchons dans la même direction. 17 Tous ensemble imitez-moi, frères, et **fixez votre regard** (skopeite) sur ceux qui se conduisent suivant l'exemple que vous avez en nous. (inclusion 4,9) 18 Beaucoup, en effet, je vous le disais souvent et le redis maintenant en pleurant, se conduisent en ennemis de la **croix** (staurou) du Christ. 19 Leur fin sera la perdition; leur dieu, c'est leur ventre, et leur gloire, ils la mettent dans leur honte, eux qui n'ont à coeur que les choses de la **terre** (epigeia r). 20 Car notre **cit**é (politeuma r), à nous, est dans les **cieux** (en ouranois), d'où nous attendons, comme **sauveur** (sôtera), le **Seigneur Jésus Christ** (kurion Iêsoun Christon), 21 qui **transfigurera** (metaschêmatisei) notre corps **humilié** (tapeinôseôs) pour le **rendre semblable** (sumorphon r) à son corps de **gloire** (doxês), avec la force qui le rend capable aussi de tout soumettre à son pouvoir.

Benoît Standaert, osb

A propos des adversaires de Paul, il faut se souvenir que sans leur intervention les lettres aux Galates, la deuxième aux Corinthiens et Philippiens n'auraient pas vu le jour. Paul a été contesté par des Juifs (1Th 2,16), par des autorités civiles (Ephèse 1Co 15,32; 2 Co 1,8-10; 11,23-26 pour maintenir l'ordre), mais il a aussi été contesté à l'intérieur par des chrétiens. Cependant on ne peut généraliser leur identité d'une épître à l'autre. Ph 1,27-28 parle, dans un contexte de lutte, de souffrances et de combat, d'adversaires (antikeimenoï). Paul se réfère à son propre combat (cf. Ac 16,19-40; 1 Th 2,2) qu'il mène encore jusqu'à ce jour (cf. 2Co 11,24-12,10; Ph 1,7). Pour identifier les adversaires de Ph 3 : une minorité pense qu'il s'agit de Juifs, d'autres des Juifs pour 2-4a et des judéo-chrétiens pour v.17s.; peu des missionnaires chrétiens qui se feraient circonci (v. 2 tèn katatomèn). La qualification des judéo-chrétiens varie : des gens fidèles à la loi (Kümmel); des gnostiques pneumatiques, se considérant comme parfaits, libertins dans leur pratique (Schmithals); des zélotes, deux groupes, les uns à tendances gnostiques avec une théologie de l'homme divin, les autres des gens bannis de la communauté par Paul et les chefs de la communauté (Jewett); des spiritualistes, avec un intérêt pneumatologique et cosmologique, qui n'ont plus besoin de la résurrection, ni de l'attente du Christ (Köster); des judéo-chrétiens judaïsants (Mussner); identiques à ceux de 2Co 11,13 (Gnilka); épigone de ceux de Corinthe (Collange) ou ceux de Galate. Que d'hypothèses !

Le texte porte : blepete tous kynas; blepete tous kakous ergatas; blepete tèn katatomèn. Le passage commence sans particule de liaison, les verbes s'enchaînent par asyndète. L'anaphore, 3 fois le même verbe, les allitérations (en t et k) et la paronomase en finale (la peritomè est transformé en katomè qui fait allusion aux incisions païennes (1R 18,28; Lc 19,28) ou la mutilation-castration (cf. Ga 5,12; Ga 5,1-11). Les trois expressions sont censées préciser le groupe visé. Prenez garde aux chiens ! Cave canem, on pense à un groupe dangereux, extérieur à la communauté. Mais cela reste vague et l'expression ambiguë. Prenez garde aux mauvais ouvriers ! Ceux qui se confient dans leurs oeuvres (cf. Ga 5,4-6; 2,14-17; 3,1-4). Ergatès désigne aussi celui qui travaille pour l'évangile, le missionnaire (cf. Mt 10,10; 1Co 3,13-15, etc.). 2Co 11,13-15 parle de faux ouvriers perfides (dolos), pseudo-apôtres déguisés en apôtre du Christ, ministre de Satan déguisé en ministre de justice. Les commentaires pensent que se sont des propagandistes « mauvais » et méchants auxquels il ne faut pas se confier. Prenez garde aux faux circonci (paronomase ironique en grec cf. Zer-schneidung). Le terme est abstrait et désigne tout un groupe avec son idéologie pour laquelle la circoncision doit être un élément constitutif. Les expressions traduisent le mépris, la dépréciation morale, le dénigrement. L'effet recherché chez le lecteur est celui de la distance, ne pas se laisser influencer, voire intimider (cf. 1,28). Paul frappe fort mais l'image de l'autre reste vague, impossible pour l'historien de se prononcer sur à partir de termes aussi caricaturaux et déformants. Plus le groupe est vague, plus on peut frapper fort. L'enjeu est sans doute d'éviter que les pagano-chrétiens devant leur pression, se laissent convaincre de la nécessité de la circoncision. Le recrutement chrétien non-juif était formé de païens qui tournaient autour des nombreuses synagogues en diaspora. La participation plénière à la vie selon la Torah était la circoncision, ces païens le savaient. Paul coupe court à ce discours v. 3 hêmeis gar esmen hê peritomè « C'est nous qui sommes **la** circoncision ». Le nous emphatique est placé en tête, englobe le

lecteur. Pas besoin donc, de se faire circoncire, la circoncision que nous sommes se traduit par un culte en esprit (cf. Rm 12,1-2), une confiance et une gloire placées en Christ Jésus. Quittant le registre ironique, Paul - en suivant le conseil des rhéteurs : traitons une quaestio finita dans l'horizon d'une quaestio infinita - « philosophe » et traite en théologie dans une antithèse claire avec reduplication de chaque membre au v.3. En restant vague et schématique, Paul argumente contre un ennemi qui peut recouvrir le Juif aussi bien que le judéo-chrétien. Il semble pourtant que la digression personnelle des v.4-11 soit commandée par un autre discours chrétien, celui des judéo-chrétiens estimant que même les baptisés venant du paganisme sont tenus à l'observance de la loi. Paul met en contraste deux phases de sa vie, avant et après la rencontre avec le Christ. La vie zélée du Pharisien n'est rien, « des ordures », « des déchets », en comparaison avec la vie en Christ et la voie de la connaissance du Christ (v.8). La digression dans la digression v.12 permet de revenir à la réalité des Philippiens, en insistant sur le pas encore et la tension qui demeure dans la vie des baptisés. Le v. 15 laisse penser que v.12.14 veut essayer de rejoindre le point de vue des destinataires Philippiens. Le v. 16 est une pause où transparait le souci de Paul que les siens restent fidèles à l'évangile tel qu'il le leur fait connaître. Au v.17, Paul reprend l'exhortation. L'enchaînement est abrupt mais si Paul a raconté son itinéraire, c'est avec la conscience que son récit est exemplaire et qu'il est « typos » pour tout croyant. L'homme classique pense que le sujet récapitule en soi l'humanité entière. L'appel à l'imitation et l'affirmation qu'en lui ils ont un exemple s'inscrit dans une logique rhétorique connue et classique (cf. 1Th 1,6-7; 2,14; Ga 4,12; 1Co 11,1 etc.). Il s'oppose ainsi à ceux qui proposent une autre conduite (peripateia v.17-18). La pensée de Paul progresse par sauts dialectiques. Il parle maintenant des « ennemis de la croix du Christ ». Paul parle en pleurant, il doit s'agir de chrétiens. La « croix » est symbole d'une vision spécifique du salut, d'une sagesse, d'une économie, d'une connaissance. Le contraste en « circoncision » et « croix » se trouve également en Ga 5,1-12 et 6,12-16. Cela plaide pour ne pas séparer Ph 3,2-3 et 17-18. La connaissance du Christ va jusqu'à être conformé aux souffrances et à la mort du Crucifié, pour avoir part - si possible - à l'énergie victorieuse de la résurrection. Paul ne songe-t-il pas à des chrétiens qui par leur vie et leur parole ne le rejoignent aucunement dans l'intelligence qu'il a et qu'il vit du mystère du Christ ? (cf. 2Co 11,26.28 faux frères). Le v. 19 en quatre traits courts et mordants caractérise la voie des ennemis de la croix. Ils poursuivent une logique de perte, leur option ou choix fondamental (phronein traduit notamment le choix d'un parti politique) est terrestre, matérialiste. La symétrie (dieu, gloire // ventre, honte) renforce l'idée de chaque proposition; noter également les parallélismes entre hōn to telos...ōn ho theos, puis apōleia...koilia; Paul cherche des effets même facile d'anaphore et de rime pour appuyer le discours. Hōn to telos apōleia est acerbe, car les termes sont synonymes, mais si le premier peut suggérer quelque chose d'élevé, de sublime, le second affirme que tout leur projet, en fin de compte, n'est que ruine, déchéance, perte. Ce que les v. 3-4 appelaient « la confiance dans la chair » est ici radicalisé et rendu par un vocabulaire plus cru. Encore une fois, le texte frappe fort mais ses énoncés sont vagues (circoncision ? observance des règles alimentaires ? immoralité d'exaltés ou gnostiques se croyant déjà arrivés au telos et à la teleiōsis ?). Le projet des autres est tourné vers ce qui est périssable, s'appuyant seulement sur soi, ignorant tout d'une existence habitée par l'Autre, l'Esprit de Dieu (v.3), cette existence justement « trouvée en Lui » v.9. Le nous du v.20 englobe les Philippiens, c'est la pointe de l'argumentation commencée auparavant : « notre citoyenneté ou droit de cité est dans les cieux ». Le terme politeuma correspond à la notion latine de colonia. C'est aussi la formule juridique et politique dont jouissaient les communautés juives partout dans l'empire romain. Philippiens était une ville de colons romains. La communauté chrétienne est une « colonie » céleste. L'existence des chrétiens a son enracinement dans le ciel. Le texte rejoint le langage de l'hymne liturgique (v.21). L'existence corporelle se vit dans l'attente d'en haut et le sujet véritable de cette existence devient le Christ ressuscité, le Seigneur et sauveur (cf. Rm 8,24) qui transformera l'humilité en gloire, assumera le fragile, le terrestre, le mortel pour l'investir d'une énergie glorieuse et éternelle (Ps 8; 1Co 15,27). L'antithèse oppose ce qui relève de soi et ce qui est attendu comme l'œuvre glorieuse accomplie par l'Autre en qui je crois (cf. la quête de Paul au v.10-11 et l'hymne de Ph 2).

Le passage après la ferme mise en garde du v.2, propose un parcours autobiographique sous forme de digression, où Paul développe l'antithèse de sa vie avant et après la rencontre avec le Christ. Cela permet aux destinataires de se comprendre et de se situer dans la perspective plaidée par Paul. Ensuite (v.12-16), Paul revient à la réalité des Philippiens et renoue avec l'exhortation (v.17ss). La mise en garde n'est plus première mais l'appel à l'imitation, les invitant aussi à participer à sa plainte sur ceux qu'il appelle les ennemis de la croix du Christ et à adhérer à l'ouverture vers le Seigneur qui achèvera l'œuvre commencée (1,6). Ph 4,1 dit bien la finalité du passage : que les Philippiens tiennent ferme de cette façon dans le Seigneur (cf. 1,27; 3,16). Les 21 versets se tiennent, les chiens et les ennemis de la croix peuvent se référer aux mêmes personnes.

Reconstituer la physionomie spirituelle ou la figure sociologique de ceux auxquels le texte se réfère en 3,2 et 3,18-19 est difficile. Paul renforce un point de vue auprès des Philippiens en fustigeant l'autre point de vue dont il évite à tout prix qu'il puisse se présenter comme une véritable alternative. L'approche n'est pas descriptive, mais schématique et caricaturale, ne cherchant pas à comprendre l'autre de l'intérieur. Paul s'en sert comme d'un repoussoir pour montrer la spécificité et l'excellence de sa vision. La reconstitution historique est à hauts risques, des judéo-chrétiens attachés à la circoncision. Cette ignorance au plan référentielle n'empêche pas une lecture du mouvement dialectique de la page. Que penser de l'attitude de Paul contre les adversaires. Paul ne polémique pas contre les personnes mais s'adresse à la communauté de Philippiques avec le but de renforcer leur identité, leur compréhension de la croix comme dynamique de la vie chrétienne. La mise en garde et l'ironie sont au service de ce but de la part d'un homme assailli de gauche comme de droite, de l'extérieur et de l'intérieur. Le passage a sa vérité humaine, leur authenticité d'émotion : « je vous le dis en pleurant ». Le pasteur rappelle le *cave canem* qui relève plus de la sagesse que de l'injure : les minorités sont assaillies ou opprimées par des groupes majoritaires. Le fait de sortir d'une apologétique simpliste, de parler des autres sans prendre le temps de les connaître, de l'intérieur, tels qu'ils se comprennent eux-mêmes, de parler sur le compte des autres avant d'avoir pris le temps de parler avec eux quel que soit le poids de l'histoire (oecuménisme, dialogue interreligieux), de prendre le temps de connaître l'autre tel qu'il se comprend, sont des attitudes requises aujourd'hui. Paul, lui-même, dans l'épître, propose un éventail impressionnant d'attitudes qui compensent largement l'intensité de ces deux paragraphes polémiques : estimer les autres supérieurs à soi (2,3); là où il y a envie et jalousie se réjouir que le Christ est annoncé (1,11.17ss; 2,11); retenir chez l'autre tout ce qu'il y a de bon (4,8); avoir les sentiments du Christ jusqu'à descendre avec lui au plus bas (2,4s); viser ultimement la paix de Dieu et le Dieu de la paix (4,7.9). Paul a lutté et s'est senti menacé, même par d'autres chrétiens, des judéo-chrétiens. Paul se sert de cette opposition pour développer sa philosophie chrétienne centrée sur la croix. La prudence et la vigilance des chrétiens doivent être vécue avec la grande ouverture pour tout ce qui est vrai, noble, juste, digne de louange, avec l'humilité qui estime l'autre supérieur à soi, avec ses entrailles christiques descendant au plus bas pour n'être exalté que par Dieu, se conformant aux souffrances du Christ pour avoir part, si possible, à l'énergie glorieuse du ressuscité.

4.1 Ainsi donc, frères **bien-aimés** (agapètoi) que je désire tant revoir, vous, ma joie et ma couronne, tenez **ferme** (stèkete) de cette façon dans le Seigneur, mes bien-aimés. 2 **J'exhorte** (parakalô) Evodie et j'exhorte Syntyche à vivre en **plein accord** (to auto phronein) dans le Seigneur. 3 Et toi, Compagnon véritable, je te le demande, viens-leur en aide, car elles ont **lutté** (sunèthlèsan hr) avec moi pour l'Évangile, en même temps que Clément et tous mes autres collaborateurs, dont les noms figurent au livre de vie. 4 **Réjouissez-vous** (chairete) dans le Seigneur en tout temps; je le répète, réjouissez-vous. 5 Que votre bonté soit reconnue par tous les hommes. Le Seigneur est proche. 6 Ne soyez inquiets de rien, mais, en toute occasion, par la prière et la supplication accompagnées d'action de grâce, faites connaître vos demandes à Dieu. 7 Et la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées en Jésus Christ. 8 Au reste, frères, tout ce qu'il y a de vrai, tout ce qui est noble, juste, pur, digne d'être aimé, d'être honoré, ce qui s'appelle vertu, ce qui mérite l'éloge, tout cela, portez-le à votre actif. 9 Ce que vous avez appris, reçu, entendu de moi, observé en moi, tout cela, mettez-le en pratique. Et le Dieu de la paix sera avec vous. (inclusion 3,17).

10 Je me suis beaucoup **réjouis** (echaren) dans le **Seigneur** (en kuriôï) de ce que votre intérêt pour moi ait enfin pu reflorir: oui, l'intérêt vous l'aviez, mais l'occasion vous manquait. 11 Ce n'est pas le **besoin** (husterèsin) qui me fait parler, car j'ai appris en toute situation à me suffire. 12 Je sais vivre dans la gêne, je sais vivre dans l'abondance. J'ai appris, en toute circonstance et de toutes les manières, à être rassasié comme à avoir faim, à vivre dans l'abondance comme dans le besoin. 13 Je peux tout en Celui qui me rend fort. 14 Pourtant, vous avez bien fait de prendre votre part de ma détresse. 15 Vous le savez, vous, Philippiens, dans les débuts de l'**Évangile** (euaggelion), quand j'ai quitté la Macédoine, aucune Église ne m'a fait une part dans un compte de doit et avoir, si ce n'est vous seuls, 16 vous qui, à Thessalonique déjà, à plus d'une reprise, m'avez **envoyé** (epempsate) ce dont j'avais **besoin** (chreian). 17 Ce n'est pas que je sois à la recherche de cadeaux; ce que je recherche, c'est le fruit qui s'accroît à votre actif. 18 J'ai d'ailleurs en mains tout ce qu'il faut, et même au-delà. Je suis comblé, maintenant que j'ai reçu ce qu'**Epaphrodite** m'a remis de votre part, parfum de bonne odeur, sacrifice agréé et qui plaît à Dieu. 19 Et mon Dieu comblera tous vos besoins, suivant sa richesse, magnifiquement, en Jésus Christ. 20 A Dieu notre Père soit la gloire pour les siècles des siècles. Amen.

21 Saluez chacun des saints en Jésus Christ. Les frères qui sont avec moi vous saluent. 22 Tous les saints vous saluent, surtout ceux de la maison de César.

23 Que la grâce du Seigneur Jésus Christ soit avec votre esprit.

Structure : a) thème et textes vétéro-testamentaires initiaux b) exposé, rattaché par des mots-crochets aux textes initiaux et conclusif c) texte vétéro-testamentaire conclusif.

Analyse rhétorique du corps de la lettre aux Philippiens

Paul n'écrit pas des discours mais des lettres, cependant elles étaient destinées à être lue à haute voix d'où l'importance de l'analyse rhétorique (1Th 5,27; Col 4,16). Paul fait un usage souple de la rhétorique.

1. Les trois genres

Selon Aristote, trois genres sont définis en fonction de celui qui parle, du sujet dont on parle et la personne à qui l'on parle (Aristote, L'art rhétorique, I,3 1358b).

Genres	Auditoire	Finalité	Objet	Temps	Raisonnement dominant	Lieux communs	Passions suscitées
1. Délibératif	membres d'une assemblée	conseiller/ déconseiller persuader ou dissuader utilité	utile/nuisible action indépendant des jugements	avenir futur	exempla	possible/ impossible	crainte espérance
2. Judiciaire	juges	accuser/ défendre équité	juste/injuste action jugement	passé	Enthymèmes Syllogismes mou	réel/ non réel	sévérité douceur
3. Epidictique démonstratif	spectateurs public	louer/blâmer honnêteté	beau/laid connaissance indépendant des jugements	présent	comparaison amplifiante (exemplum)	plus/moins	plaisir

Eloquence délibérative

L'objectif : obtenir l'adoption ou l'abandon d'une action (utile/nuisible)

La méthode : la persuasion ou la dissuasion (conseiller/déconseiller)

Raisonnement dominant : exemplum

Lieux communs : possible/impossible

L'auditoire : doit prendre une décision (intérêt); assemblée

Le temps : l'avenir

Passions suscitées : crainte/espérance

Eloquence judiciaire

L'objectif : obtenir que justice soit faite (juste/injuste); équité

La méthode : accusation ou défense

Raisonnement dominant : enthymèmes

Lieux communs : réel/non réel

L'auditoire : doit prendre une décision; juges

Le temps : le passé

Passions suscitées : sévérité/douceur

Eloquence démonstrative (épidictique)

L'objectif : célébrer les valeurs communes en montrant que quelqu'un est ou non digne d'honneurs (beau/laid); honnêteté

La méthode : l'éloge ou le blâme

Raisonnement dominant : comparaison amplifiante (exemplum)

Lieux communs : plus/moins

L'auditoire : simple spectateur de l'art de l'orateur; public, spectateur

Le temps : le présent

Passions suscitées : plaisir

Cependant la réalité des discours n'est jamais aussi simple. Par exemple, où classer un cours ou des paroles consolatrices ? Les types peuvent être mêlés.

Les lettres de Paul sont écrites dans un but précis et non pour le plaisir comme Cicéron.

Faute de moyen pour imposer sa volonté, il ne pouvait contraindre, il lui fallait persuader.

A quel genre la lettre aux Philippiens appartient-elle ?

2. Les parties du discours délibératif

Philippiens est dans une large mesure démonstrative (1,3-3,1; 4,2-9), mais le souci de l'avenir est le trait majeur de 3,2-4,1 qu'il faut donc tenir pour délibératifs. Cependant le plus utile est d'entrer dans l'analyse détaillée de l'ensemble de l'exposé en particulier des propositions qui enclenchent et régissent la succession des argumentations. Il s'agit de déterminer les unités argumentatives ou logiques, et regarder comment elles s'enchaînent et s'articulent.

L'exorde : saisir l'attention de l'auditoire, s'assurer de sa bienveillance par la retenue de l'orateur, en critiquant les adversaires, en faisant l'éloge de l'auditoire sans flatterie, en esquissant la question de fond de façon attirante.

La narration : expose les faits qui constituent le fond de la question. Elle doit être brève, claire et vraisemblable, sans rien omettre d'essentiel, en glissant sur ce qui serait au détriment de l'orateur et en exprimant avec force ce qui est en sa faveur.

Le développement de ces deux parties dépend de la relation entre l'orateur et l'auditeur (on ne gagnera pas l'auditoire s'il a confiance en l'orateur; on ne rapportera pas les faits s'il est d'accord avec lui sur ces mêmes faits). Inutile de perdre du temps avec ce qui est évident. Si on rapporte des faits passés, c'est pour mettre les auditeurs en état de mieux délibérer sur l'avenir.

La digression : n'est pas une partie intégrante du discours, elle sert à gagner la faveur de l'auditoire en lui permettant de se relâcher de la concentration requise pour suivre la narration et pour la suite. L'orateur grâce à son talent peut amuser son auditoire, mais il doit s'agir de quelque chose qui ne soit pas sans rapport avec le thème du discours.

La proposition : consiste pour l'orateur à définir exactement la thèse qu'il se dispose à défendre. Si elle est complexe, l'orateur doit en définir les composantes dans la *partitio*, la diviser en des rubriques distinctes.

La confirmation - souvent appelée la preuve (*probatio*) ou l'argumentation - au cours de laquelle la proposition se trouve établie. Dans le mode délibératif, il n'est pas question de

prouver la vérité, comme dans le mode judiciaire. La valeur d'une décision ne se fera jour qu'au moment où on aura mené l'action à son terme. L'orateur ne s'intéresse qu'au meilleur dans l'ici et maintenant. Comment s'y prendre ? En fournissant des preuves par le discours, résidant dans le caractère moral de l'orateur - orateur digne de confiance, honnête (êthos); les dispositions où on a mis l'auditeur (pathos; faire ressentir une passion qui fait varier le jugement) par l'exhortation que l'on peut insérer à l'endroit le plus approprié; dans le discours (logos) même par ce qu'il démontre ou paraît démontrer. Le discours délibératif est essentiellement comparatif. Il s'agit de montrer que la proposition s'appuie sur l'honneur et l'intérêt (prudence, justice, force et tempérance). La difficulté réside, pour la confirmation, dans une éventuelle tension entre l'utile et l'honorable. Ce qu'il convient de faire peut ne pas être honorable, et ce qui est honorable, peut n'offrir aucun avantage.

L'antithèse de la confirmation est la réfutation. L'autre ligne de conduite est montrée comme indigne, inutile, mais aussi dangereuse, déplaisante et sans profit. Confirmation et réfutation qui devraient se suivre sont souvent entrelacées.

Les orateurs font admettre les preuves par des exemples et des enthymèmes. La preuve est inductive ou déductive, et comme on est ici en matière contingente, le cadre est celui de la probabilité. Il n'y a pas à chercher de certitudes. Dans la rhétorique, il est préférable de faire fond sur un terrain d'entente inexprimé entre l'orateur et les auditeurs. Présumer que quelque chose est « dans l'esprit » (enthyméma) de son auditoire est un compliment doué d'une force propre de persuasion.

La peroratio : récapitule les arguments (enumeratio), incite son auditoire à la détestation de la solution écartée (indignatio) et s'efforce d'émouvoir sa pitié (conquestio).

Les **chiasm**es et les **structures concentriques** servent à rompre la monotonie du discours en jouant sur la place des mots (« il faut manger pour vivre et non vivre pour manger »). Dans la rhétorique ancienne, au centre se trouvent les arguments les plus faibles. Il est souvent dû à un schéma de pensée : un problème concret est d'abord présenté et discuté (A), puis développé par une comparaison avec d'autres (B), avant et dans le but de parvenir à une solution définitive (A'). La partie centrale s'apparente à une digression au service de la proposition à démontrer.

3. Plutôt que de regarder l'ensemble de l'épître, considérer ses parties dans le détail :

Repérer les éléments de la rhétorique (exorde, proposition, narration, confirmation, réfutation, digression, péroraison). Ils ne sont pas forcément dans l'ordre et unique.

Quelles sont les propositions de la lettre aux Philippiens ?

Quelles sont les propositions (thèses) de la lettre ? Qu'est-ce Paul veut faire passer ?

Comment s'y prend-il ? A quels types d'arguments Paul fait-il appel ?

Comment les organisent-ils, comment les articulent-ils ?

Philippiens : l'art épistolaire et la rhétorique ancienne

Utiliser les données de l'art épistolaire et celui de la rhétorique ancienne pour lire Philippiens :

Quelles pistes d'interprétation et de sens, ces deux approches ouvrent-elles ?

1. Epître aux Philippiens et l'art épistolaire

1.1 Ecrire un petit mot à sa famille, à sa communauté ou ses amis pour dire qu'on est arrivé au lieu de la session.

1.2 Brève analyse des lettres : contenu, forme, fonction

1.3 La lettre hellénistique d'Apolinaris :

Présentation de la fiche de travail

Travail en sous-groupes :

Analyse de Philippiens à travers les catégories de la lettre hellénistique

1.4 Mise en commun

1.5 Apport sur l'art épistolaire dans l'Antiquité.

2. Analyse rhétorique de la lettre :

2.1 Introduction

2.2 Analyse de Philippiens au moyen de la fiche

En particulier : le genre, les propositions, l'argumentation

2.3 Apport sur la rhétorique ancienne

La rhétorique :

Défendre son territoire

Proposer un voyage

Les vérités générales et le discours de masse

3. Appropriation : sous forme de réécriture.

Philippiens : une lettre hellénistique ?

Loveday Alexander (JNST 37 (1989) 87-101) en comparant Philippiens à des lettres hellénistiques, pense que la lettre de Paul correspond à une lettre échangée entre membres d'une famille.

1. Un exemple : lettre d'Apolinaris à sa mère (2ème siècle)

A : Apolinaris à Thaesis, sa mère et dame, grandes salutations.

B : Avant tout, je prie pour que tu sois en bonne santé, et moi-même je suis en bonne santé, et je présente ton hommage (« proskunema ») devant les dieux ici.

C : Je veux te faire savoir, mère (« geinôskein se thelô, mêtêr »), que j'ai bien passé par Rome le 25 de ce mois. Pachon et moi-même avons été assignés à Misenum, mais je ne connais pas encore ma centurie, car je n'ai pas encore quitté Misenum quand je t'écris cette lettre.

D : C'est pourquoi, mère, je t'en prie, prends soin de toi. Ne te fais pas de souci à mon sujet, car j'ai obtenu une bonne place. Tu ferais bien si tu m'écrivais une lettre à propos de ta santé (« soteria ») et celle de mes frères et de tout ton peuple.

E : Quant à moi, si je trouve quelqu'un, je t'écrirai. Je n'hésiterai vraiment pas à le faire.

F : Bonnes salutations (« aspazomai ») à mes frères, et Apolinaris et ses enfants, et Karalas et ses enfants. Salutations à Ptolémée et Ptolémaïs et ses enfants et Héraclé (?) et ses enfants. Je remercie chacun qui vous aime par son nom.

G : Je prie pour votre bonne santé.

Les éléments de la lettre

A : **Adresse et salutations** « X à Y xairein » avec indication des liens familiaux (père, mère, frère, etc.); souvent accentuation de la ferveur des salutations.

B : **Prière pour les destinataires** : une caractéristique du monde religieux de l'Antiquité.

C : **Rassurer à propos de l'expéditeur** : cet élément indique également l'information principale de la lettre. (La formule s'avère nécessaire chez les Romains, car les conventions ptolémaïques étaient d'indiquer les raisons de la lettre après le corps de la lettre; cf. 1 Co 10,1; 11,3; 15,1). Souvent courte comme une carte postale envoyée d'une course d'école : un minimum d'information pour indiquer que tout va bien, le lieu (d'affectation) où on se trouve, ne pas se faire de souci.

D : **Demande d'être rassuré à propos des destinataires**. En retour des informations sur soi, on demande des nouvelles (minimales) des membres de sa famille (santé « sôteria »).

E : **Information à propos des déplacements des intermédiaires**. Serviteurs de cet échange d'information, des indications sont données sur les porteurs de lettres. Ils sont

presque toujours occasionnels. Le plus souvent, c'est parce qu'une occasion se présente que l'on écrit et non l'inverse.

F : Echange de salutations à des tiers. Salutations pour des personnes habitant le domicile de l'expéditeur ou des destinataires.

G : Souhait final de santé.

2. Comparer avec la lettre aux Philippiens

2.1 Repérer les différents éléments dans la lettre aux Philippiens ?

Quels sont les éléments qui se retrouvent dans la lettre Paul ?

Quelles sont les parties de Philippiens plus difficiles à faire entrer dans la structure proposée par la lettre hellénistique ?

2.2 Comment l'hypothèse de la parenté de Philippiens avec ce type de lettre hellénistique oriente-t-elle l'interprétation de l'épître ?

Hymne aux Philippiens 1,27-2,18

- A** 27 Seulement, **menez une vie** (politeuesthe) digne de l'Évangile du Christ, afin que, si je viens vous voir, ou si, absent, j'entends parler de vous, j'apprenne que vous **tenez ferme** (stèkete) dans un même esprit, **luttant ensemble** (sunathlountes) d'un même cœur selon la foi de l'Évangile, 28 sans vous laisser intimider en rien par les adversaires,

ce qui est pour eux le signe manifeste de leur ruine et de votre salut: et cela vient de Dieu.

29 Car il vous a fait la grâce, à l'égard de Christ, non seulement de croire en lui mais encore de souffrir pour lui, 30 en livrant le même combat que vous m'avez vu mener et que, vous le savez, je mène encore.

- (B) **2.1** S'il y a donc un **appel** (paraklèsis) en Christ, un encouragement dans l'amour, une communion dans l'Esprit, un élan d'affection et de compassion, 2 alors comblez ma joie en **vivant en plein accord**. (to auto phronète) Ayez un même amour, un même cœur; recherchez l'unité; 3 ne faites rien par rivalité, rien par gloire, mais, avec humilité, considérez les autres comme supérieurs à vous. 4 Que chacun ne **regarde** (skopountes) pas à soi seulement, mais aussi aux autres.
- (C) 5 Comportez-vous ainsi entre vous, comme on le fait en Jésus Christ:

- B A** 6 lui qui est de **condition** (morphèi) divine n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu. 7 Mais il s'est dépouillé, prenant la condition (morphè) de serviteur,

- B** devenant semblable aux hommes, et, reconnu à son **aspect** (schèmati) comme un homme, 8 il s'est **abaissé** (étapeinôsen), devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une **croix** (staurou).

- B'** 9 C'est pourquoi Dieu
a l'a souverainement élevé
b et lui a conféré le Nom qui est au-dessus de tout nom,

- A'** **x** 10 afin qu'au nom de Jésus
a' **y** tout genou fléchisse,
z dans les **cieux** (epouraniôn), sur la **terre** (epigeiôn) et sous la terre,
b' **y'** 11 et que toute langue confesse que le **Seigneur**,
x' c'est **Jésus Christ** (kurios Iêsous Christos), à la **gloire** (doxan) de Dieu le Père.

12 Ainsi, mes bien-aimés, vous qui avez toujours été obéissants, soyez-le non seulement en ma présence, mais bien plus maintenant, en mon absence; avec crainte et tremblement mettez en œuvre votre salut, 13 car c'est Dieu qui met en œuvre en vous et le vouloir et le mettre en œuvre selon son bon vouloir.

14 Agissez en tout sans murmures (goggusmos) ni discussions (dialogismos), 15 afin que vous soyez irréprochables et sans mélange, des enfants de Dieu au milieu d'une génération tordue et pervertie, où vous brillez comme des flambeaux dans le monde, 16 vous qui tenez ferme la parole de vie: c'est ma gloire pour le jour de Christ, puisque je n'aurai pas couru en vain (kenos) ni peiné en vain (kenos).

17 Mais même si je sers de libation sur le sacrifice et le service de votre foi, je me réjouis et me réjouis avec vous tous, 18 de même, vous aussi réjouissez-vous et réjouissez-vous avec moi.

Le texte joue sur les oppositions : esclave (doulos) v.6 et Seigneur v.11 à la périphérie et hyper-hypo : abaissé (hypèkoos) et souverainement élevé au centre. L'hyper-exaltation ne s'oppose pas à la première unité (à la préexistence ou à la descente de l'incarnation), mais à la deuxième qui mentionne l'humiliation et l'obéissance de l'homme Jésus. Les versets 9 à 11 décrivent la double réaction de Dieu et des êtres humains correspondant au double abaissement du Christ des v. 6-8. L'identité de Jésus dans la première partie est dans la fluidité de l'histoire en relation avec Dieu et les êtres humains. Dans la deuxième son identité vient de Dieu, elle est un nom donné, alors que celle du créé est désigné par des synecdoques (tout genou, toute langue). Les parallélismes sont symptômes de variations ou d'insistances sémantiques. Les parallélismes innervent le tissu paulinien à différents niveaux.

Paul : un autre regard

Lorsque j'étais jeune étudiante, notre professeur de Nouveau Testament nous invitait à trouver « la pointe de la parabole ». La seule et unique pointe. Cette manière de lire les paraboles donnait aux biblistes l'occasion d'empoignades parfois violentes et d'anathèmes mutuels, chacun défendant « sa » pointe contre celle de l'autre.

Par bonheur, et grâce à Dieu, cette approche des paraboles et plus généralement des textes narratifs est aujourd'hui largement abandonnée au profit d'une lecture plus ouverte : : toute parabole, tout conte, tout récit est riche d'une multitude de significations, et peut livrer des trésors différents selon les points de vue, les circonstances, les questions de la communauté qui les lit, ou encore selon la personnalité et le parcours de l'interprète qui les commente.

Ce qui ne veut pas dire qu'on peut leur faire dire n'importe quoi !

Ce qu'on a pu faire avec les paraboles, les contes, les poèmes, les narrations de la Bible, il est temps de l'entreprendre aussi avec les textes argumentatifs. C'est plus difficile, bien sûr, puisque une argumentation est supposée prouver quelque chose, et que, pour pouvoir convaincre, elle devrait bannir toute équivoque. C'est du moins la conception de l'argumentation que nous avons héritée de Descartes, et bien avant lui de la logique d'Aristote, en particulier du « principe de non-contradiction » qui nous rend si réticents à accepter tout paradoxe et tout double sens.

L'apôtre Paul n'était pas disciple d'Aristote ; il appartenait à un autre monde de pensée, celui du judaïsme et en particulier du Talmud, cet inépuisable recueil des commentaires juifs à l'Écriture.

Parmi d'autres, voici deux principes de ce mode de pensée :

1. Des opinions différentes, voire divergentes, peuvent cohabiter à propos de la même question. On ne réfléchit pas en « ou bien, ou bien » mais en « et, et, et... ». Il n'est pas indispensable de trancher définitivement, pour toute la durée de l'histoire et toutes les situations humaines. C'est une pensée inclusive. Pensée souple, exploratoire, nuancée, prête à se remettre en question.
2. Si le respect de la tradition reste fondamental, chaque interprète de la Torah est tenu d'amener du neuf dans le trésor des interprétations. Car aucun être humain n'est identique à un autre, aucune situation identique à une autre ; la Parole vivante va donc se dire autrement, se comprendre de manière nouvelle, dans des circonstances nouvelles. Invitation à l'audace, à la créativité.

En lisant les lettres de Paul dans cet éclairage, on peut les arracher au moule dogmatique et quelque peu rationaliste dans lequel elles ont été parfois (souvent) enfermées. Malgré les apparences, malgré des formulations ici et là péremptoires et autoritaires, Paul ne livre pas dans ces textes le résultat peaufiné d'une longue réflexion philosophico-théologique, qui aurait résolu tous les problèmes et donnerait des réponses définitives à toutes les questions. Paul cherche, il explore, il pense à haute voix (et son secrétaire a sans doute eu parfois du fil à retordre...) Il est confronté à des situations inattendues, complexes, pour lesquelles aucune solution préfabriquée n'existe. Par exemple, l'église de Corinthe : des hommes et des femmes de toutes les classes sociales, venus de tous les pays du monde connu, ayant appartenu aux religions les plus diverses, réunis dans une communauté qui se confesse disciple d'un jeune juif mis à mort par l'autorité romaine. Comment maintenir l'unité, la communion, dans un groupe aussi disparate, voire éclaté ?

Paul ne dispose d'aucun mode d'emploi. Lui, et les Corinthiens auxquels il s'adresse, sont forcés d'inventer des solutions nouvelles, en faisant l'impossible pour que toutes et tous s'y retrouvent. Alors il essaie : il lance une hypothèse, la reprend, corrige et nuance les affirmations excessives ou carrées qu'il vient de poser. Il interrompt son argumentation par un cri du cœur, ou une confession de foi, ou quelques vers d'une hymne connue... Le tout donne à ses écrits un caractère parfois haché et maladroit, parfois lyrique, parfois fastidieusement didactique... mais nous pouvons, si nous le voulons, écouter sa pensée en train de se forger. Passionnant !

Il s'agit alors de lire les textes de Paul, non plus pour en dégager une pensée totalement cohérente, sans failles ni accrocs, mais pour découvrir comment il pense, ce qui le guide, quels sont ses critères et ses chemins.

Certains estimeront qu'en lisant Paul de cette manière, on ne le prend pas au sérieux, on le dévalorise. Quant à moi, cette approche m'a permis de découvrir un vrai chercheur de Dieu, un vrai pasteur, un vrai fidèle du Christ : en chemin, en quête de vérité, avec tout ce qui le constitue : corps, intelligence, affectivité, émotions, sensibilité...

Bref : un compagnon de pèlerinage.

Yolande Nicole Boinnard

(Ce texte est issu d'une recherche de groupe, entreprise autour de 1 Co 8 – 11 par une équipe de biblistes animateurs et animatrices, sous la conduite de Corina Combet-Galland, professeure de NT à la faculté de théologie réformée de Paris.)